

# CONTES

DE

J. BOCACE.

---

*Tome V.*

---

COATES

COATES

COATES

COATES



# CONTES

DE

J. BOCACE.

TRADUCTION NOUVELLE,  
*enrichie de belles Gravures.*

---

TOME CINQUIÈME.

---



A LONDRES.

---

M. DCC. LXXIX.

J. V.



Gravelot inv.

Vidal del.



# CONTES DE BOCCACE.

---

## CINQUIEME JOURNÉE.

---

LE SOLEIL commençoit à paroître, lorsque Madame *Flamette*, réveillée par le ramage des oiseaux perchés sur les arbres fleuris, se leva, & fit lever les DAMES & les trois MESSIEURS. Ils sortirent tous du Château, & allèrent se promener dans les

*Tome V.*                      A

champs , marchant à petit pas sur l'herbe couverte de rosée , & s'entretenant de mille choses agréables. Mais aussi-tôt qu'ils sentirent que le soleil devenoit plus fort & plus ardent , ils reprirent le chemin du Château , où ils réparèrent leurs forces avec des vins excellens & des confitures délicieuses. Après le déjeuner , on alla dans le jardin attendre l'heure du dîner : lorsqu'elle fut venue , on se mit à table. Le repas fut fort gai : plusieurs des convives chantèrent des chansons bachiques , d'autres des chansons amoureuses. On ne quitta la table que pour danser ; & , quand on se fut ainsi amusé quelque temps , la REINE permit à chacun d'aller se reposer. Quelques-uns se retirèrent dans leur chambre pour dormir , les


## DE BOCACE. §

autres restèrent dans le jardin. Tout le monde se réunit l'après-midi auprès de la belle fontaine , ainsi que la REINE l'avoit ordonné. On fut à peine assis , que cette aimable souveraine , jettant , du haut de son trône , un regard plein de douceur sur *Pamphile* , lui commanda de dire une Nouvelle. Ce jeune homme s'empressa de lui obéir ; & parla ainsi.





4



## NOUVELLE PREMIERE.

*Le Prodige opéré par l'Amour.*

---

PARMI les différentes Histoires qui se présentent dans ce moment à mon esprit, pour commencer une si agréable Journée, j'en choisis une qui me paroît propre à vous faire comprendre le véritable but que nous devons nous proposer dans nos récits d'aujourd'hui. Elle vous fera voir en même-temps de quoi l'amour est capable, combien il mérite d'être révééré, ce dont bien des gens ne sont pas assez persuadés, & combien les desirs qui l'accompagnent sont délicieux. Je pense, MES AIMABLES



J. 5.

N. 1<sup>re</sup>



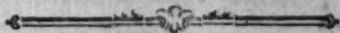
Boucher inv.

Vidal del.



## CONTES DE BOCACE. 3

DAMES , que cette Histoire vous plaira beaucoup; car, permettez-moi de vous le dire , je suis intimement persuadé qu'il n'en est aucune parmi vous , qui ne soit un peu amoureuse.



LES ANCIENNES HISTOIRES de Chypre font mention d'un Gentilhomme de ce pays, nommé *Aristipe*, le plus riche de tous ses Compatriotes, & qui sans doute eût été le plus heureux, si la fortune ne l'eût affligé dans une chose. Parmi les enfans dont il étoit le père, il en avoit un qui pouvoit le disputer à tous les jeunes gens du pays pour la taille & la figure; mais cet enfant étoit si sot, si stupide, qu'on n'en pouvoit espérer rien de bon. On l'appelloit *Gallois*. Son père

## 6      C O N T E S

n'épargna rien pour réparer les défauts de la Nature par une bonne éducation; il lui donna un Précepteur, & d'autres maîtres ; mais tout fut inutile. On ne put ni lui apprendre à lire , ni le rendre tant soit peu poli. Tout ce qu'il faisoit étoit marqué au coin de la grossièreté ; discours, manières, même le son de sa voix annonçoit en lui l'impolitesse & la rusticité. De là vint qu'on lui donna le surnom de *Chimon*, qui, en langage Chyprien, signifie grosse bête.

*Aristipe*, désolé des mauvaises dispositions de son fils , & désespérant d'en pouvoir jamais faire un homme honnête & supportable , se détermina à l'envoyer à la campagne vivre avec les payfans, pour n'avoir pas incessamment devant les yeux un objet si

DE BOCACE. 7

désagréable & si affligeant. Il lui signifia ses ordres : *Chimon* les exécuta avec d'autant plus de plaisir , que la façon de vivre des villageois lui plaisoit cent fois plus que celle de la ville. Il partit donc pour la Campagne , où il ne s'occupa que de ménage & de travaux rustiques. Il arriva qu'un jour , après avoir couru d'un champ à l'autre , avec un gros bâton à la main , il entra , sur l'heure de midi , dans un petit bois agréable & touffu ; car c'étoit dans le mois de Mai. Le hasard le conduisit dans un pré entouré de mille arbrisseaux verts , au bout duquel il y avoit une claire fontaine. Non loin de cette fontaine , il vit une jeune & belle fille qui dormoit à l'ombre sur le gazon. Le mouchoir qui couvroit sa gorge étoit



si simple & si léger, qu'on distinguoit sans peine à travers, & la blancheur & la finesse de sa peau; le reste de son vêtement consistoit dans un casaquin & un jupon d'une blancheur éblouissante, & d'une étoffe presque aussi fine qu'une gaze; à ses pieds dormoient deux femmes & un valet. *Chimon* n'eut pas plutôt aperçu cette jeune dormeuse, qu'il s'approcha pour la voir de plus près. Appuyé sur son bâton, il la regarde d'un œil curieux, & l'admire comme s'il n'avoit jamais vu de femme. Son esprit rustique, sur lequel les leçons les plus sages & les plus attrayantes n'avoient pu faire la moindre impression, lui dit dans ce moment que cette fille étoit le plus bel objet qui pût s'offrir aux regards des hommes; il ne se



## DE BOCACE. 9

l'assoit point de la contempler. Il loua ses blonds cheveux, son front, son nez, sa bouche, ses bras, & sur-tout sa gorge naissante, plus blanche que l'albâtre. D'homme rustre & sauvage, il devint tout-à-coup excellent juge en fait de beauté. Il ne manquoit à son plaisir que de voir les yeux de la belle que le sommeil tenoit fermés. Il fut tenté de l'éveiller pour se satisfaire; mais, comme il commençoit à raisonner, & qu'il n'avoit jamais vu de femme aussi belle, il crut que c'étoit une Déesse, & qu'il devoit la respecter. Il eut dès-lors assez de discernement pour sentir que les choses divines méritoient plus de vénération & de respect que les choses mortelles & terrestres. Il se contenta donc de l'admirer, & attendit qu'elle

s'éveillât d'elle-même. Quoiqu'il fût naturellement brusque & impatient, le plaisir qu'il trouvoit à contempler ses charmes, le retint constamment auprès d'elle. Quelque temps après, *Ephigene* s'éveilla : c'étoit le nom de cette beauté. *Chimon* immobile, appuyé sur son bâton, fut le premier objet qu'elle vit, en ouvrant les yeux. Comme il étoit connu presque partout, par son imbécilité, autant que par le nom & la richesse de son père, il le fut de cette fille, qui, surprise de le voir là dans cette posture; que viens-tu faire dans ce bois, à cette heure-ci, lui dit-elle ? *Chimon*, tout occupé d'admirer ses beaux yeux, qu'il lui tardoit de voir, & d'où par- toient des traits de feu qui enivroient son ame de plaisir, ne répondit pas

# DE BOCACE. 11

un seul mot. La Belle, voyant qu'il lui lançoit continuellement des regards passionnés, & craignant que sa rusticité ne le portât à quelque malhonnêteté, réveilla ses femmes; &, s'étant levée, elle partit avec elles. Vous avez beau fuir, charmante souveraine de mon ame, lui dit *Chimon*, j'irai avec vous. Quoique *Ephigène*, qui avoit toujours peur de lui, le pria de se retirer, elle ne put jamais s'en défaire : il la conduisit jusques dans sa maison, non sans lui avoir fait, durant la route, beaucoup de complimens sur sa beauté. De-là il s'en retourna chez son père, & lui dit qu'il ne vouloit plus demeurer au village. Le père n'en fut pas trop content, non plus que ses autres parens; néanmoins on lui permit de

vivre à sa manière, pour découvrir quel pouvoit être le motif d'un pareil changement.

Ce jeune homme, dont le cœur n'avoit été jusqu'alors susceptible d'aucune impression, plein d'amour pour la jeune & belle *Ephigène*, étonna, par ses idées & par sa nouvelle conduite, son père, ses frères & tous ceux qui le connoissoient. Il demanda d'abord, & obtint d'être habillé comme ses frères, & d'avoir le même train. Perdant chaque jour de son caractère sauvage, il se mit à fréquenter les honnêtes gens, s'appliqua à imiter leurs façons, leur politesse, & s'attacha sur-tout à retenir les manières & les discours des jeunes gens amoureux. Au grand étonnement de tout le monde, il

## DE BOCACE. fj

apprit dans fort peu de temps, non-  
 seulement à lire & à écrire, comme  
 le commun des gens bien nés, mais  
 il se distingua parmi les savans; tant  
 l'amour & l'envie de plaire furent  
 lui inspirer d'ardeur pour l'étude: il  
 parvint même, à force d'exercice &  
 de travail, à modifier sa voix, au  
 point qu'il la rendit douce & agréa-  
 ble. Peu de Musiciens chantoient &  
 jouoient mieux que lui des instru-  
 mens. Il devint bon Écuyer & un  
 des hommes les plus vigoureux &  
 les plus adroits de son temps dans  
 tous les exercices militaires de mer  
 & de terre. En un mot, il se rendit,  
 dans moins de quatre ans, le Gentil-  
 homme le plus poli, le mieux tourné,  
 le plus aimable & le plus accompli  
 de son pays. La seule vue d'*Ephigène*



produisit tous ces miracles. Les divins attraits de cette charmante personne ayant fait entrer l'amour dans son cœur, cette passion fut suffisante pour y développer le germe de ces qualités précieuses qui y étoient ensevelies comme dans une sombre & épaisse prison. Telle est la puissance incompréhensible de ce sentiment sur les âmes dont il s'est emparé : sa présence anime & féconde les vertus les plus assoupies.

Quoique *Aristipe* ne fût pas trop charmé de l'amour de son fils pour *Ephigène*, considérant toutefois les effets avantageux que cette passion avoit produits sur son esprit & sur son cœur, il le laissa maître de suivre son inclination. *Chimon*, devenu homme aimable, d'homme stupide qu'il



## DE BOCACE. 19

étoit, eût fort désiré qu'on ne l'appellât plus que *Gallois*, qui étoit son premier nom ; mais, comme la belle *Ephigène* lui avoit donné celui de *Chimon*, le jour qu'elle l'avoit rencontré, il crut devoir le garder toute sa vie. L'amour qu'il conservoit toujours pour elle, & le desir de la posséder, le porta plusieurs fois à prier *Chipsée*, son père, de la lui donner en mariage ; mais le père d'*Ephigène* répondit toujours qu'il l'avoit promise à un Gentilhomme de Rhodes, nommé *Pasimonde*, auquel il ne vouloit pas manquer de parole. *Chimon* étoit trop épris, trop passionné & avoit trop fait pour renoncer à sa maîtresse : il jura que nul autre que lui ne la posséderoit. A peine fut-il instruit que le Rhodien avoit envoyé

un vaisseau pour la prendre, & qu'elle étoit sur le point de partir : aimable & cher objet de ma flamme , dit-il en lui-même , voici le moment de te faire connoître combien je t'aime. Tu m'as rendu homme ; je ne doute point que je ne devienne pour toi un héros. Oui , je te posséderai ou je perdrai la vie. Dans ce dessein , il résolut de l'enlever. Il rassembla plusieurs de ses amis , quelques Soldats , & s'embarqua avec eux sur un vaisseau qu'il avoit fait armer secrètement , pour aller attendre celui qu'il devoit conduire à Rhodes l'aimable Reine de son cœur : il ne l'attendit pas long-temps. Le père d'*Ephigène* ayant fait les honneurs convenables aux parens de son gendre futur , sa fille ne tarda pas à se mettre en mer.

Elle

Elle fut rencontrée le lendemain par *Chimon*, qui étoit aux aguets pour la voir passer. Il s'approche des Rhodiens; &, quand il en est assez près pour pouvoir se faire entendre, il monte sur la proue, & leur crie de mettre bas les voiles, ou de s'attendre à être pris & jettés dans la mer. Voyant qu'ils se dispoient à se défendre, on lança promptement un harpon sur leur vaisseau, &, l'ayant accroché, *Chimon* monte à l'abordage; &, sans attendre qu'il soit secondé d'aucun des siens, s'élance sur l'équipage, l'épée à la main, & en fait un carnage horrible. Les Rhodiens affrayés, & contraints de céder à sa valeur, demandent grace, presque tous d'une commune voix, & offrent de se rendre prisonniers.

Mes amis , leur dit alors *Chimon* ,  
ce n'est ni par haine , ni par l'espoir  
du butin que j'ai pris les armes contre  
vous , mais uniquement pour me  
rendre maître d'un objet qui m'est  
mille fois plus précieux que la vie ,  
& qu'il vous est facile de me livrer.  
Je ne vous demande qu'*Ephigène* :  
son père me l'a refusée en mariage ,  
& l'amour que j'ai pour elle m'a con-  
traint de recourir aux armes , plutôt  
que de la laisser marier à un étran-  
ger , qui ne sauroit l'aimer autant  
que moi. Je prétends l'épouser , &  
crois la mériter aussi bien que *Pas-  
monde*. Donnez-la moi donc , & je  
vous laisse la vie avec la liberté.

Les Rhodiens, qui n'étoient pas les  
plus forts, cédèrent à la nécessité , &  
livrèrent avec regret *Ephigène* , qui

fondoit en larmes. *Chimon* la consola de son mieux ; il la fit passer sur son vaisseau , sans exiger autre chose des Rhodiens. Ravi d'une si belle conquête , son premier soin fut de calmer ses inquiétudes , & d'essuyer les pleurs , qu'elle ne cessoit de répandre. Ne vous chagrinez point , ma chère amie , vous serez plus heureuse avec moi , que vous ne l'auriez été avec *Pasimonde* , qui ne vous connoît pas , qui ne peut par conséquent vous aimer , comme vous le méritez. Songez que depuis le premier moment que je vous ai vue , je n'ai pas cessé de vous adorer ; songez à tout ce que l'amour m'a fait entreprendre pour vous plaire & me rendre digne de vous. Après avoir ainsi donné quelque temps à la consolation



de sa maîtresse, il tint conseil avec ses compagnons, pour délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Il fut décidé qu'il ne devoit pas retourner de quelque temps en Chypre, après un tel enlèvement. Alors il fit voile vers Candie, où il croyoit pouvoir passer quelque temps en sûreté avec *Ephigène*, à la faveur des parens & des amis qu'il avoit dans cette isle; mais la fortune en disposa autrement, par une de ces bizareries qui lui sont ordinaires; elle se plut à changer en tristesse la joie qu'elle venoit de procurer à *Chimon*, jusque-là son favori.

Quatre heures s'étoient à peine écoulées depuis la séparation des deux vaisseaux, lorsque le temps changea. Le ciel se couvrit d'épais



## DE BOCACE. 21

nuages & la mer fut bientôt agitée par les vents les plus impétueux. Tout annonçoit une tempête pour la nuit qui commençoit à répandre ses voiles, & que *Chimon* s'étoit promis de passer dans les plaisirs. Les flots s'agitoient, se courrouçoient de plus en plus, & menaçoient à chaque instant d'engloutir le vaisseau qu'ils battoient avec fureur. Les matelots manœuvroient avec beaucoup de difficulté; on ne favoit plus que faire pour éviter le danger. *Chimon* étoit au désespoir d'un pareil contre-temps; il lui sembloit que le ciel ne lui avoit donné ce qu'il desiroit, que pour le lui enlever d'une manière affreuse, & sans espoir de retour. Ses compagnons n'étoient pas moins affligés; mais *Ephigène* l'étoit plus que

personne; elle ne cessoit de pleurer, & croyoit que chaque vague qui venoit se briser contre le navire, alloit être son tombeau. Dans sa douleur, elle maudissoit l'amoureux *Chimon*, lui reprochoit durement sa témérité, & disoit que ce terrible ouragan étoit une juste punition du ciel, qui ne vouloit pas qu'il l'eût pour femme; mais qui avoit décidé sa perte & la sienne. Cependant les matelots ne cessent de manœuvrier pour tâcher d'écarter le danger. Ils ne peuvent se rendre maîtres des vents qui, augmentant à chaque instant, emportent le vaisseau vers l'île de Rhodes. Se voyant près de terre, sans savoir le lieu où ils étoient, ils firent leurs efforts pour gagner le rivage. La fortune seconda leurs desirs; car le vent les jeta dans

un petit golfe où le vaisseau des Rhodiens ne faisoit que d'arriver. Quand le jour parut, *Chimon* & ses gens furent fort surpris de se voir à Rhodes, & à une portée de flèche du vaisseau d'où ils avoient enlevé la belle *Ephigène*. Désespéré de ce nouveau contre-temps & craignant ce qui arriva, *Chimon* ordonna qu'on fît l'impossible pour se retirer d'un lieu si fatal à ses espérances, aimant mieux s'exposer encore à la fureur des vents & des flots, qu'au ressentiment des Rhodiens. On tenta tous les moyens imaginables pour s'éloigner du golfe; mais inutilement; au contraire, comme le vent donnoit directement contre le rivage, un coup de vague jeta le vaisseau sur le sable, où il fut incontinent environné de monde & reconnu par l'équi-

page du vaisseau Rhodien, dont une partie avoit déjà débarqué, & s'étoit retirée au village prochain. Elle fut bientôt instruite de l'aventure de *Chimon*, & elle revint avec une troupe de payfans qui se saisirent d'*Ephigène* & de son ravisseur, déjà descendu à terre, avec le plus grand nombre de ses gens, dans l'intention de se sauver dans une forêt voisine. Il fut conduit, avec sa maîtresse, & plusieurs de ses compagnons, au village, & delà à Rhodes.

*Pasimonde* instruit de tout ce qui s'étoit passé, porta plainte au Sénat, de la violence du Gentil-homme Chyprien, & le Sénat ordonna à *Lisimaque*, qui, cette année, étoit le premier magistrat, d'aller, avec ses sergens, prendre *Chimon* & ses

## DE BOCACE. 25

compagnons pour les mener en prison. C'est ainsi que cet amant infortuné perdit non-seulement sa maîtresse, de laquelle il n'avoit encore eu que quelques petits baisers, mais sa liberté, & l'espoir de la recouvrer.

Quant à *Ephigène*, elle fut mise chez des dames de la connaissance de *Pasimonde*, qui s'empresèrent de l'accueillir & de la soulager des fatigues qu'elle avoit essuyées. Elle devoit demeurer auprès d'elles jusqu'au jour fixé pour les noces; &, en attendant, on se fit un devoir de lui procurer toute sorte d'agrémens.

Pendant ce temps, *Pasimonde* s'intrigua, sollicita, pour faire condamner à mort son rival; mais les Gentils-hommes Rhodiens, à qui il avoit sauvé la vie, & pour lesquels il avoit



eu de très-bons procédés, sollicitèrent en sa faveur, & on se contenta de le condamner lui & les siens à une prison perpétuelle; punition qui lui fut aussi douloureuse que s'il eût été condamné à perdre la vie, puisqu'elle lui ôtoit l'espoir de jamais posséder l'objet de son amour.

Cependant tandis que *Pasimonde* faisoit tout disposer pour ses nêces, la fortune, toujours capricieuse, parut se repentir du mal qu'elle avoit fait à *Chimon*, & suscita un nouvel événement pour amener sa délivrance. *Pasimonde* avoit un frère, nommé *Hormisde*, plus jeune que lui, mais non moins estimable par son mérite. Ce frère étoit amoureux d'une très-jolie Rhodienne de qualité, connue sous le nom de *Cassandre*; & il l'avoit

demandée plusieurs fois en mariage, sans avoir jamais pu l'épouser, à cause de divers accidens survenus au moment de la conclusion. Il faut observer que le magistrat *Lisimaque* étoit également épris des charmes de cette demoiselle; mais elle lui préféroit son rival. *Pasimonde* voulant faire, comme on dit vulgairement, d'une pierre deux coups, & éviter les dépenses d'une seconde nôce, imagina de conclure une bonne fois pour toutes le mariage de son frère, afin qu'il pût épouser la belle *Cassandre*, le même jour que lui même épouserait *Ephigène*. Il en parla aux parens de la demoiselle, & il fut arrêté que ce double mariage se feroit en même-tems. *Lisimaque* ne fut pas plutôt informé de ce nouvel arrangement,

qu'il sentit que tout espoir étoit perdu pour lui, si *Cassandre* donnoit sa main à *Hormisde*. Cette idée ralluma sa jalousie, & le mettoit en fureur. Il dissimula toutefois sa peine & son ressentiment, pour songer aux moyens d'empêcher ce mariage. Il n'en vit pas de plus court ni de plus sur que celui d'enlever *Cassandre*. L'exécution lui en paroissoit aisée, mais indigne d'un honnête homme : cependant, après bien des combats & bien des réflexions, l'amour l'emporta sur l'honneur ; & il se décida à l'enlever, quoiqu'il en dût arriver. Pensant à la manière dont il devoit s'y prendre, & aux personnes qui lui étoient nécessaires pour ce coup de main, il se ressouvint de *Chimon* & de ses compagnons, qu'il tenoit

prisonniers. Il jugea, qu'il auroit de la peine à trouver des gens plus propres à seconder ses vues ; il donna des ordres pour qu'on lui amenât *Chimon* la nuit suivante ; il le fit entrer dans sa chambre ; & voici à peu-près le discours qu'il lui tint.

Les Dieux, mon ami, se plaisent à éprouver la vertu des hommes. Ils ne leur prodiguent souvent leurs bienfaits, que pour les replonger dans l'adversité ; & , s'ils les trouvent aussi fermes , aussi constans dans le malheur , qu'ils l'avoient été dans la prospérité, ils se font une justice de leur rendre avec usure leurs premières faveurs. C'est sans doute dans l'intention d'éprouver ton courage qu'ils t'ont fait sortir de la maison de ton père, que je fais être très-

riche. je n'ignore pas non plus qu'ils se sont servis du pouvoir de l'amour pour faire de toi un homme vaillant & éclairé, d'homme stupide & grossier que tu étois. Ils veulent voir à présent si l'adversité & la prison n'ont point altéré ton courage. S'il est tel qu'il s'est d'abord montré, lorsque tu as conquis ta maîtresse par les armes, je puis t'assurer qu'ils te réservent la récompense la plus flatteuse que tu puisses désirer. Tu vas en juger toi-même : sois seulement attentif à ce que je vais te dire.

Tu sauras d'abord que *Pasimonde*, ton rival, s'est donné toute sorte de mouvemens pour te faire condamner à mort ; aujourd'hui il s'en donne pour hâter le moment de son mariage avec celle que tu aimes, & qui t'a



# DE BOCACE. 31

coûté tant de peines & de soins ,  
sans avoir pu la posséder. Je fais  
combien ce prochain mariage doit  
t'affliger; j'en juge par le chagrin que  
me cause à moi-même celui d'*Hormisde* , frère de *Pasimonde* , qui , le  
même jour , doit épouser une demoiselle  
qui m'est pour le moins aussi  
chère qu'*Ephigène* puisse te l'être à  
toi-même. Ais néanmoins bonne espérance; il est un moyen de nous  
venger l'un & l'autre de l'injure  
qu'on nous fait , & d'empêcher même  
cette double alliance: il ne s'agit que  
d'avoir du courage. Vois si tu te sens  
celui de prendre les armes , pour  
enlever les maîtresses de nos rivaux.  
Tu ne balanceras point , si *Ephigène*  
r'est toujours chère, si tu veux recouvrer ta liberté & celle de tes

compagnons, que j'attache à ce prix : Tu verras, par mon courage, que je suis aussi amoureux que toi ; parle, je n'ai plus rien à te dire.

*Lisimaque* n'avoit point encore fini de parler, que *Chimon* se crut déjà reconcilié avec la fortune. Il sentit ses espérances renaître, & son courage se ranimer. Que vous me connoîtrez mal, monsieur le Juge, lui répondit-il, si vous doutiez de ma valeur ; il n'est point de péril que je n'affronte pour servir votre amour, si je dois obtenir la récompense que vous me faites envisager : vous ne sauriez trouver de compagnon plus brave & plus fidele pour vous seconder. Je suis prêt à vous en convaincre ; ordonnez, que faut-il faire ?

On m'a assuré, répondit *Lisimaque*,  
que

## DE BOCACE. 33

que les deux nôces devoient se faire dans trois jours dans la maison de *Pasimonde*. Risquant donc le tout pour le tout, je suis d'avis de nous y rendre pendant la nuit, bien armés, avec tes compagnons & les miens, & d'enlever, du milieu du festin, ta maîtresse & la mienne; nous les conduirons aussi-tôt dans un vaisseau, qu'on prépare secrètement par mes ordres; & nous immolerons à notre fureur quiconque s'opposera à notre résistance.

*Chimon* fut ravi de la proposition de *Lisimaque*, & s'en retourna fort content dans sa prison, bien résolu de cacher à ses compatriotes, jusqu'au moment de l'exécution, le projet où ils devoient entrer, afin d'être plus sûr que rien ne transpirât.

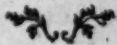
Le jour des nôtres venu, la fête fut des plus magnifiques. La joie éclatoit de toutes parts dans la maison des nouveaux époux, pendant que *Lisimaque* dispoſoit toutes choſes pour y apporter la triſteſſe & le deuil. Il met *Chimon* & ſes Compagnons en liberté; il les arme, les réunit aux gens qu'il s'étoit affidés de ſon côté, & harangue les uns & les autres pour leur inſpirer du courage. Il diviſe enſuite cette troupe en trois petits corps; il en envoie un au Port, afin que perſonne ne puiſſe ſ'oppoſer à l'embarquement, quand il en fera temps; il ſe transporte avec les deux autres à la maiſon des nouveaux mariés; il laiſſe à la porte le ſecond détachement, pour empêcher le monde d'entrer; &, ſuivi de *Chimon*, monte avec le troiſième dans la ſalle

des nouvelles mariées, qui étoient à table avec beaucoup d'autres femmes. Ils s'avancent hardiment, renversant tout ce qui s'offre devant eux, & prennent chacun leur maîtresse, qu'ils remettent aussi-tôt entre les mains de leurs compagnons, avec ordre de les conduire au Port. Un coup si hardi jette l'assemblée dans l'étonnement & la frayeur. Les nouvelles mariées poussent des cris affreux, & se démènent vivement dans les bras de ceux qui les emportent : les autres dames, qui n'avoient pu les défendre, se lamentent, se levent de table, appellent les hommes à grands cris; &, en attendant qu'ils viennent à leur secours, elles se mettent en devoir d'arrêter les ravisseurs, en s'opposant à leur



passage ; mais *Lisimaque* & *Chimon* se font jour avec leur épée à travers la foule, & gagnent facilement l'escalier ; ils y rencontrent *Pasimonde* qui, armé d'un gros bâton , étoit accouru au bruit. *Chimon* lui fend la tête d'un coup de sabre , & le jette mort sur le carreau. *Hormisde* , qui vole au secours de son frère, est également tué par *Chimon*. Les attaquans ayant donc tué ou blessé tout ce qui avoit voulu leur résister , se réunirent à ceux qui gardoient la porte , & se rendirent tous en bon ordre au vaisseau , où les deux dames étoient déjà. Ils mirent aussi-tôt à la voile , aux yeux d'une multitude de gens armés , qui venoient en diligence pour les arrêter. Après quelques jours d'heureuse navigation, ils arrivèrent en Candie , où ils furent

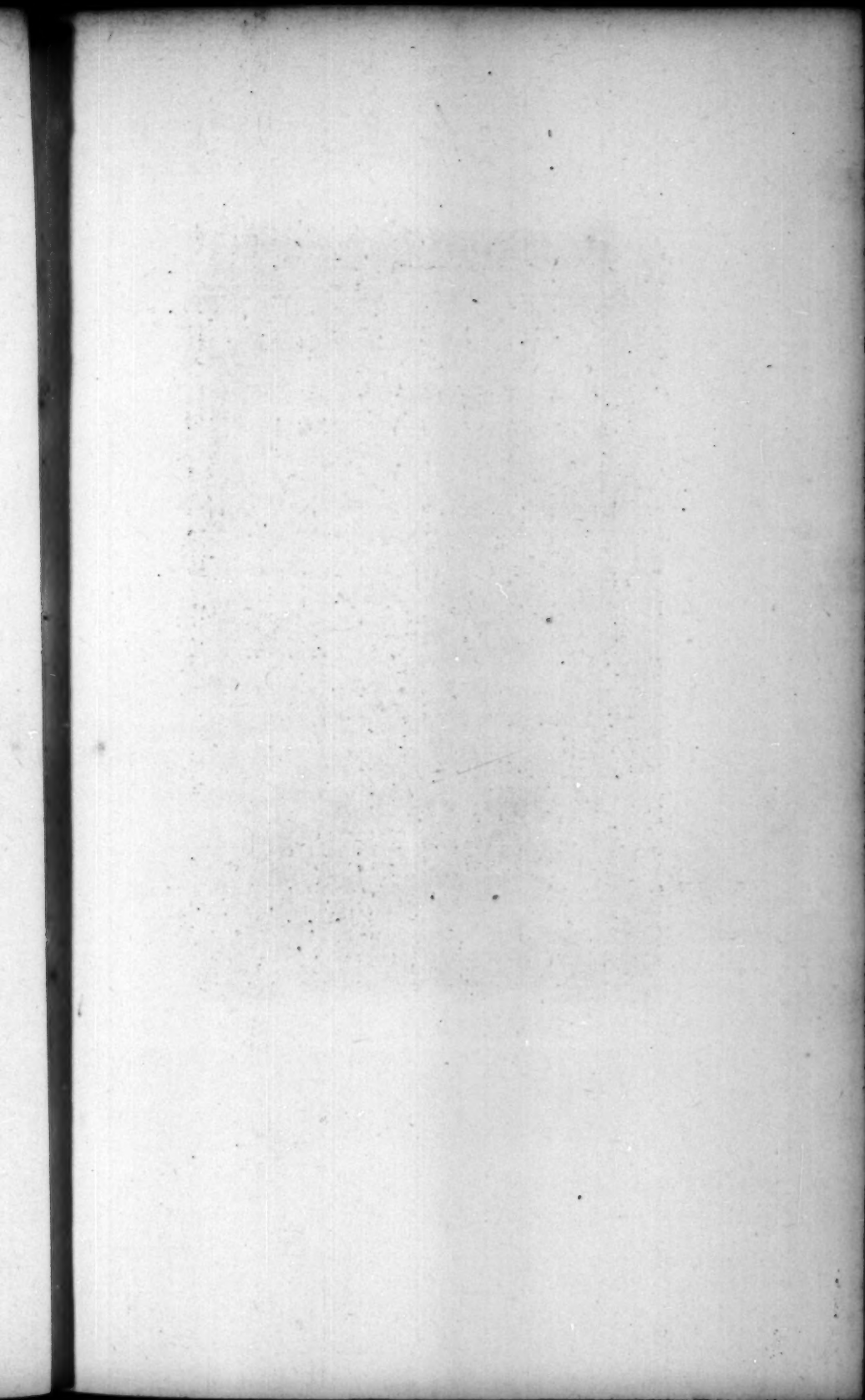
bien reçus de leurs parens & de leurs amis. *Chimon* & *Lisimaque* épousèrent leur maîtresse, qu'ils avoient eu soin de consoler durant le voyage; & l'un & l'autre eurent sujet de se féliciter de leur destinée. Cet événement produisit de grands troubles entre les Rhodiens & les Chypriens; ils se dispoisoient même à se faire la guerre, lorsque, par la médiation des parens & des amis des deux époux, tout fut appaisé. L'affaire s'arrangea si bien, qu'après quelque temps d'exil, il fut permis à *Chimon* & à *Lisimaque* de retourner chacun dans son pays, où ils vécurent en paix & en bonne intelligence avec leur femme; aussi bien qu'avec leurs compatriotes.



## N O T E.

*A*DENO NIRICI dit, dans ses *Progimnasmi*, que parmi ceux des Contes de *Boccace* qu'on peut comparer aux Contes de *Lucien* & de *Pétrone*, il n'en est point de meilleur ni de mieux écrit que l'histoire de *Chimon*. *Béroald* la traduisit en latin & la fit imprimer à Paris en 1499. Elle a fourni le sujet de plusieurs pièces du théâtre Italien, Espagnol, Anglois & Allemand. *Boccace* paroît en avoir pris l'idée dans la XX.<sup>e</sup> Idille de *Théocrite*, ou dans la X.<sup>e</sup> Lettre d'*Eschine*, où on lit que *Chimon*, Athénien, enleva *Callirhone*, fille du fleuve *Scamandre*.





J. 5.

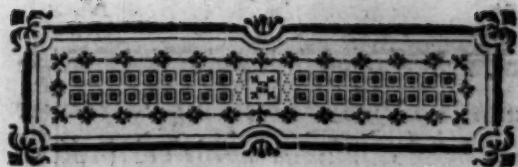
N. 2.<sup>e</sup>



Gravelot inv.

Vidal del.





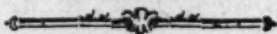
## NOUVELLE II.

*L'Esclave ingénieux.*

**P**AMPHILE eût à peine achevé son récit, que la REINE en fit l'éloge; après quoi, elle ordonna à Madame *Émilie* de commencer le sien.

Cette aimable dame obéît, & débuta ainsi. Les choses nous font d'autant plus de plaisir, que nous avons plus de goût pour elles: or, comme j'aime beaucoup mieux avoir à vous entretenir des amans heureux, que de ceux qui ne le sont pas, je me conformerai au sujet proposé par la Reine,

avec beaucoup plus de satisfaction que je n'en eus hier à me conformer au sujet qui nous avoit été prescrit par le Roi, son prédécesseur. Je souhaite que vous en ayez autant à m'entendre.



VOUS N'IGNOREZ PAS, MESDAMES, qu'au nord, & tout auprès de la Sicile, il y a une Isle qu'on appelle (a) Lipari. Vous saurez donc qu'il y eut autrefois, dans la capitale de cette petite Isle, une jeune fille, nommée *Constance*, qui joignoit à une nais-

---

(a) C'est la plus grande des Isles qui portent aujourd'hui ce nom. Elle a environ six lieues de tour. Lipari ou Lipara, qui en est la Capitale, est une ville très-ancienne, qui fut ruinée en 1544 par *Barbe-Rouffe*, & rebâtie par *Charles-Quint*.

sance honnête, une figure très-intéressante. Un jeune homme, à-peu-près de son âge, nommé, *Martucio-Gomito*, qui ne manquoit ni d'esprit, ni de bonne mine, en devint amoureux. La demoiselle, qui lui trouvoit des agrémens infinis, se fit un devoir de répondre à son amour, & n'étoit jamais plus contente, que lorsqu'elle le voyoit, ou qu'elle pouvoit s'entretenir avec lui. *Martucio* encouragé par ce tendre retour, se hazarda de la faire demander en mariage à son père, qui la lui refusa net, parce qu'il le trouvoit trop pauvre.

Le jeune homme, piqué du motif du refus, arma de moitié, avec quelques-uns de ses parens & de ses amis, une petite galère, & jura de

ne retourner dans sa patrie, qu'après avoir fait une brillante fortune. Quand le vaisseau fut prêt, il s'embarqua, dans l'intention d'exercer le métier de Corsaire, & fit voile vers les côtes de Barbarie. Il se tint quelque temps sur cette mer, attaquant & pillant tous les vaisseaux qui n'étoient pas en état de lui résister. La fortune lui fut presque toujours favorable. Il amassa beaucoup de bien dans très-peu de temps, plus même qu'il n'en falloit pour figurer avantageusement dans son pays, s'il eût voulu y retourner. Mais l'ambition d'augmenter ses richesses, le retint encore sur mer; & cette ambition démesurée causa son malheur. Il fut attaqué à son tour par des Sarrazins; il se défendit long-temps; mais

enfin il fallut céder à la force. Il fut pris avec tout ce qu'il avoit piraté, & conduit à Tunis, où il demeura long-temps prisonnier, dans une extrême misère. La plupart de ses compagnons avoient été tués dans le combat; & son vaisseau coulé à fonds, après que les barbaresques l'eurent pillé.

Bientôt le bruit courut à Lipari que *Martucio*, & tous ceux qui s'étoient embarqués avec lui, avoient péri sur mer. *Constance*, que le départ de son amant avoit fort affligée, ne pouvoit se consoler de sa perte. Après avoir long-temps pleuré sur sa malheureuse destinée, elle résolut de ne plus vivre; mais ne pouvant gagner sur foi de se détruire elle-même, elle s'avisa d'un moyen assez



singulier pour se réduire à la nécessité de mourir. Elle sortit un jour, secrètement de la maison de son père, & s'en alla au Port, dans l'intention d'entrer dans la première barque de pêcheur qu'elle trouveroit vuide, pour s'abandonner ensuite à la merci des vents & des flots. Elle en apperçut une, séparée de toutes les autres, qu'elle trouva fournie de mâts, de voiles & de rames, parce que les matelots en étoient sortis depuis peu. Elle y entre, la détache, & prend le large à force de rames & de voiles; car elle entendoit un peu la navigation, comme toutes les femmes de cette Isle. Quand elle se vit en pleine mer, elle abandonna les rames & le gouvernail, persuadée ou que sa barque, qui n'étoit pas

lestée, seroit bien-tôt submergée, ou qu'elle iroit se briser contre quelque rocher; ce qui lui procureroit une mort inévitable. Dans cette espérance, elle s'envelopa la tête d'un manteau, & se coucha au fonds de la barque, priant Dieu d'avoir seulement pitié de son ame. Par bonheur l'événement ne répondit point à son attente: la mer étoit tranquille, & le peu de vent qu'il faisoit, poussant vers les côtes de Barbarie, conduisit le bateau, dans l'espace d'environ vingt-quatre heures, en un petit havre, près de la ville de Souse (a), dépendante du Royaume

---

(a) Ville forte d'Afrique, au Royaume de Tunis, Capitale de la Province du même nom, avec un beau Port. Elle est à trente lieues de Tunis.

de Tunis. Comme la jeune fille n'avoit point levé la tête, elle ne savoit si elle étoit en terre, où en mer. Lorsque le bateau vint à bord, il y avoit sur le rivage une vieille femme, occupée à plier des filets de pêcheurs, qu'elle avoit mis sécher au soleil. Surprise de la voir arriver à pleines voiles, & donner contre terre, sans que personne parût, elle crut que les pêcheurs s'étoient endormis. Pour s'en convaincre, elle entre dans la barque, & ne trouve qu'une fille, étendue tout de son long sur les planches, emballée d'un grand manteau. Elle s'approche; & s'apercevant qu'elle dormoit profondément, elle l'appelle, & la secoue jusqu'à ce qu'elle soit éveillée. Elle reconnut à ses habits, quand elle

## DE BOCACE. 47

l'eut fait lever, que c'étoit une Chrétienne ; elle lui demanda aussi-tôt, en Italien , par qu'elle aventure elle se trouvoit là toute seule. La jeune fille entendant parler sa langue, crut que le vent avoit changé, & l'avoit repoussée vers l'Isle d'où elle étoit partie. Elle porte précipitamment ses regards de tous côtés, & ne connoissant point le pays, elle demande à la vielle où elle étoit: Vous êtes près de Soufe, en Barbarie. A cette réponse *Constance*, plus affligée que jamais, d'être encore du nombre des vivans, surprise de se trouver chez des Barbarès, & craignant qu'ils ne voulussent, ou la maltraiter, ou porter atteinte à son honneur, se laissa tomber sur le sable, comme pour mieux s'abandonner à sa douleur,

& elle versa un torrent de larmes; La bonne femme se mit à la consoler de son mieux; la compassion la rend éloquente; elle vient à bout de l'arracher de ce lieu, & de la mener à sa chaumière, où elle lui fit manger un morceau de pain dur, & du poisson. Voyant qu'elle n'étoit plus si chagrine, elle la pria de lui raconter son aventure. *Constance* étonnée de ce qu'elle lui parloit toujours Italien, ne jugea point de satisfaire sa curiosité, sans savoir auparavant à qui elle avoit affaire; elle questionna donc son hôtesse, qui lui apprit qu'elle étoit au service de plusieurs Chrétiens, qui faisoient le métier de pêcheurs; qu'elle avoit reçu le jour à Trapani (a),

---

(a) Trapani ou Trapano est une ville très-marchande d'Italie, située sur la côte d'où



d'où elle étoit sortie de très-bonne heure , & qu'elle se nommoit *Chereprise*. Ce nom lui parut d'un bon augure; elle commença même , dès ce moment , à ne plus désirer la mort , soit que les tendres consolations de la bonne vieille , eussent ranimé son courage , soit qu'elle eût quelque secret pressentiment qu'elle pourroit oublier ses chagrins , & devenir heureuse. Elle raconta pour lors à cette femme l'étrange résolution qu'elle avoit prise , & ce qui l'y avoit portée , sans cependant lui dire le nom , ni l'état de ses parens , ni la ville qu'ils habitoient. Elle termina son récit par la prier d'avoir

---

occidentale de la Sicile , avec un port & une forteresse.

compassion de sa jeunesse, & de lui fournir quelque expédient pour mettre son honneur à l'abri des insultes des hommes. *Chereprise*, qui étoit une très-honnête femme, lui dit de ne point s'inquiéter, & lui promit de lui rendre tous les services qui dépendroient d'elle. Je vous placerai, ajouta-t-elle, dans une maison de la ville prochaine, où votre honneur n'aura pas le moindre danger à courir. Elle la laisse un moment seule, dans sa cabane, & va retirer le reste des filets au soleil. A son retour, elle la couvre du manteau, dont elle l'avoit trouvée envelopée dans la barque, & la mène droit à Soufe, en lui disant qu'elle la conduit chez une Sarrafine très-respectable. C'est une dame d'un certain âge, extrê-

mement charitable , qui a des bontés pour moi. Je la prierai de vous prendre avec elle , & je suis assurée d'avance qu'elle s'en fera un plaisir. Je puis vous promettre , que si vous cherchez à la contenter , & à mériter son affection , elle vous traitera comme sa propre fille , & aura pour vous toute la tendresse & tous les égards que vous pourrez désirer.

Quand elles furent arrivées dans la ville , *Chereprise* courut vers sa protectrice qu'elle apperçut de loin , entrant dans une maison voisine de la sienne. Elle parla avec tant de chaleur & d'intérêt , que la Dame , touchée des malheurs de cette pauvre petite étrangère , ne put la regarder sans pleurer. Elle la caressa , la baïsa sur le front , & la mena ensuite dans

sa maison, où elle ne logeoit que des femmes, qu'elle occupoit à divers ouvrages de soie, de cuir & de palmier. *Constance* eut bientôt appris à travailler aussi bien que ses compagnes; elle se concilia d'autant plus aisément leur estime & leur amitié, qu'elle fit des progrès rapides dans leur langue. Sa patronne ne l'aimoit pas moins; enfin elle étoit aussi heureuse qu'on puisse l'être parmi des étrangers, & loin de sa patrie.

Dans le temps qu'elle ne comptoit plus revoir ses parens, qui la croyoient morte, le ciel préparoit un événement qui devoit la ramener dans sa patrie avec son amant. Un Prince de Grenade, qui prétendoit avoir des droits sur le trône de Tunis, alors occupé par ( 1 ) *Mariabdel*, mit une

grosse armée sur pied, dans le dessein d'aller s'en emparer. *Martucio-Gomito*, qui savoit déjà parfaitement la langue du pays, ayant appris cette nouvelle, & les grands préparatifs que le Roi de Tunis faisoit pour repousser les forces du Seigneur Grenadin, dit à un de ses gardes que s'il pouvoit parler au Roi, il lui enseigneroit un moyen infailible pour le rendre victorieux de son ennemi. Le garde rendit compte de cette conversation à son maître, & le maître au Roi. Le Monarque envoya chercher *Martucio*, & lui ayant demandé quel moyen il avoit à donner, Sire, lui répondit l'esclave, je me suis apperçu, depuis que je suis dans vos États, que dans vos armées vous employez plus d'archers que



route autre espèce de soldats ; je pense donc que si votre Majesté pouvoit faire en sorte que les flèches manquaissent à vos ennemis , & que vos troupes en eussent en abondance , elle feroit infailliblement victorieuse. La question est de le pouvoir , répondit le Roi. La chose est très-possible , répliqua *Martucio* , & voici comment. Il faut que votre Majesté fasse faire les cordes des arcs de vos archers beaucoup plus déliées qu'à l'ordinaire , & que le bout du trait qui donne sur la corde soit si mince , qu'il ne puisse servir qu'à ces cordes. Cette opération doit être tenue secrète , pour que l'ennemi ne puisse y pourvoir ; par ce moyen vous êtes sûr de le vaincre ; car lorsqu'il aura lancé toutes ses flèches sur vos troupes , il

faudra nécessairement qu'il ramasse celles qui lui auront été tirées par vos archers, s'il veut continuer le combat ; mais elles ne pourront lui servir, à cause de la minceur du bout sur lequel les cordes trop grosses n'auront pas assez de prise. Par ce moyen vos troupes auront des armes en abondance, & les ennemis en manqueront.

Cet avis plut extrêmement au Roi. Il s'y conforma & gagna la bataille ; ce qui valut ses bonnes grâces à *Martuccio*, dont il fit, en très-peu de temps, un grand Seigneur.

La renommée de ce nouveau favori vola dans tout le Royaume. *Constance* ne tarda pas à être informée que celui qu'elle croyoit mort depuis long-temps, vivoit encore, &

étoit ce même *Martucio* que la faveur du Prince avoit élevé au plus haut degré de la fortune & de la grandeur. Elle reprit courage , & l'amour presque éteint se ralluma dans son cœur. Elle conte à la bonne Dame toutes les aventures qui lui étoient arrivées, & lui fait part de la situation où elle se trouvoit par la découverte qu'elle avoit faite , en apprenant que le favori du Roi étoit son ancien amoureux ; elle finit par lui témoigner un grand désir d'aller à Tunis , pour se convaincre de la vérité par ses yeux. La Dame , animée d'une tendresse toute maternelle , loua son dessein , voulut l'accompagner , & s'embarqua avec elle. Arrivées dans cette capitale , elle la mena chez une de ses proches parentes , qui la reçut

le mieux du monde. *Chereprise*, qui avoit été du voyage, fut envoyée pour s'informer si ce *Martucio*, favori du Prince, étoit *Martucio - Gomito* de Lipari, qui, quelques années auparavant avoit fait le métier de corsaire, avec plusieurs jeunes gens de la même isle. Les informations vinrent à l'appui de tout ce qu'on avoit ouï dire. Alors la bonne Dame voulant annoncer la première à *Martucio* l'agréable nouvelle de l'arrivée de sa maîtresse, alla le trouver, & lui dit qu'elle avoit chez elle une personne nouvellement arrivée de Lipari, qui désiroit de lui parler en particulier. Comme elle ne veut être vue que de vous, ajouta-t-elle, je me suis offerte de venir moi-même vous le faire savoir. *Martucio* la remercia de

sa politesse, & la suivit incontinent. Quand *Constance* le vit, elle faillit à mourir de joie; elle courut l'embrasser; &, sans pouvoir lui dire un seul mot, elle se mit à pleurer. *Martucio*, de son côté, demeura quelque temps sans pouvoir lui parler, tant il fut saisi en la reconnoissant; puis, jettant un profond soupir, est-ce bien vous, ma chère amie, lui dit-il? hélas! j'avois ouï dire que vous étiez morte. Que je me félicite de vous retrouver! Il se jette ensuite à son cou, & la serre tendrement dans ses bras, en versant des larmes d'attendrissement & de joie. *Constance* lui raconta ses aventures, sans oublier les bons traitemens qu'elle avoit reçus de la Dame chez qui elle demeurait. *Martucio* lui conta succinctement



les siennes ; après quoi , il courut informer le Roi de ce qui venoit de lui arriver , & lui demanda la permission d'épouser sa maîtresse à la manière des Chrétiens. Le Roi surpris de cette singulière aventure , voulut voir *Constance* ; & , convaincu par elle même de la fidélité du rapport de son favori , permit à *Martucio* de l'épouser , en lui disant qu'il l'avoit bien méritée. Il combla ces amans de dons magnifiques. *Martucio* , de son côté , s'épuisa en remerciemens & en politesses auprès de la charitable *Sarrasine* ; & , après lui avoir fait de riches présens , il la fit conduire honorablement à Soufe. Les nouveaux mariés retinrent avec eux *Che-reprise* , & ayant obtenu depuis la permission de retourner dans leur

60 CONTES DE BOCACE.

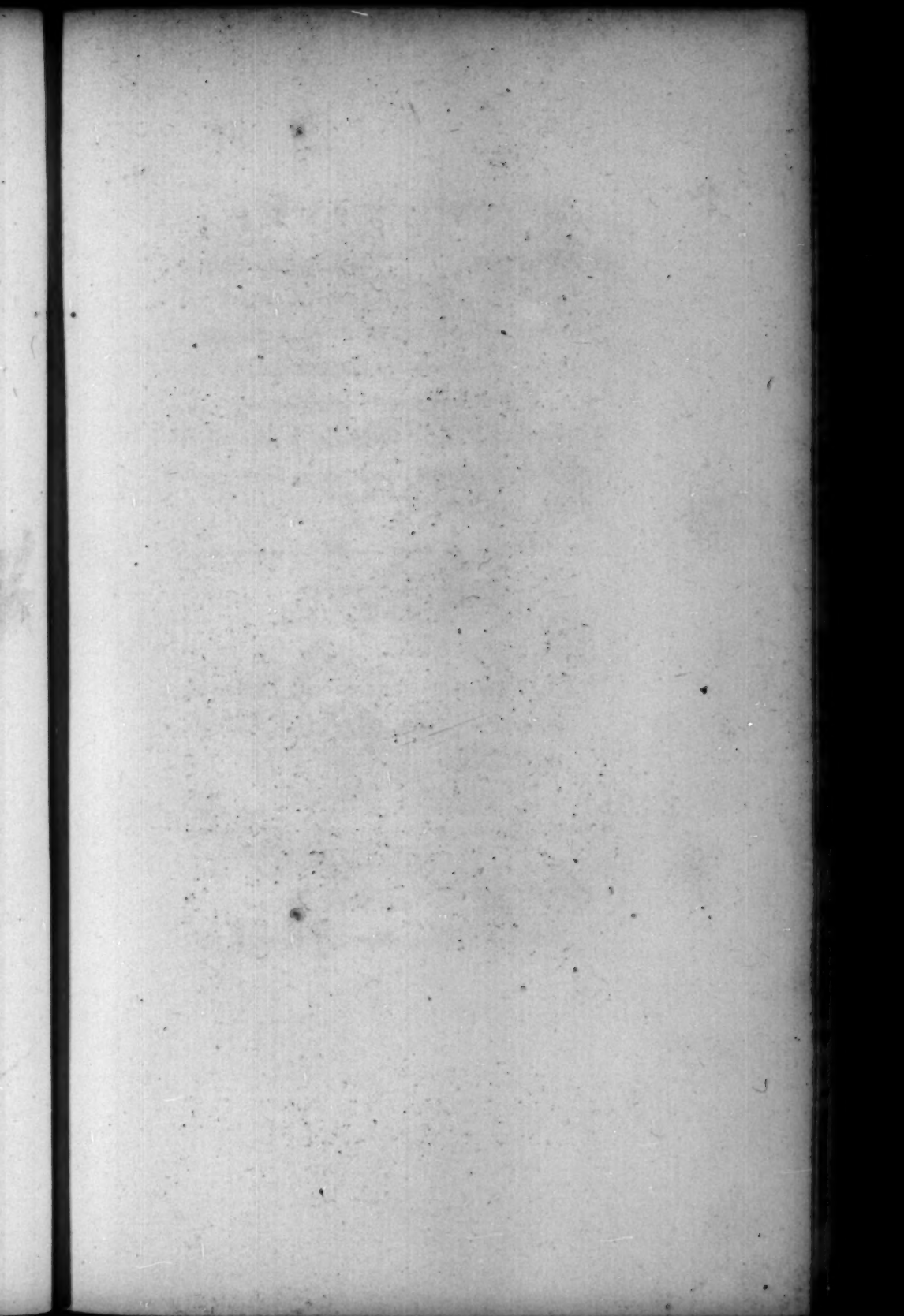
pays , ils amenèrent cette bonne vieille à Lipari , où ils furent reçus avec une joie d'autant plus grande , qu'on ne comptoit plus les revoir. Ces deux époux vécurent long-temps , & passèrent tout le reste de leurs jours dans l'abondance , & dans une parfaite tranquillité.

---

---

N O T E .

(1) NOUS AVONS EU beau parcourir les Bibliothèques les plus riches ouvrages historiques , nous n'avons rien trouvé sur ce *Mariabdel* , ni sur les anciens Rois de Barbarie , qui faisoient leur siège à Tunis. Il est étonnant que les Savans & laborieux Auteurs du Livre de l'*art de vérifier les dates des faits historiques* , n'aient consacré aucun article de leur Ouvrage ni aux Souverains de Tunis , ni à ceux de Grenade , ni aux Rois de Garbe , ni à tant d'autres petits Princes d'Asie & d'Afrique , parmi lesquels il y a eu de très-grands hommes dans un temps où il y en avoit fort peu parmi les Princes Européens.



J. 5.

N. 3.<sup>e</sup>



Gravelot inv.

Vidal dir.



### NOUVELLE III.

#### *Les deux Fugitifs.*

---

TOUTE LA COMPAGNIE fut enchantée de la nouvelle de Madame *Émilie*. Après qu'on lui eut fait compliment sur la manière dont elle l'avoit racontée, la REINE se tournant du côté de Madame *Élise*, lui commanda de dire la sienne. Cette aimable Dame s'empressa d'obéir & commença de la sorte.

Je me souviens, MES BELLES DAMES, d'une nuit très-fâcheuse que passèrent deux jeunes personnes trop peu discrètes dans leurs amours; mais comme cette nuit fut suivie de plusieurs beaux jours, j'aurai un



vrai plaisir de vous raconter l'histoire  
de ces deux amans.



IL Y EUT AUTREFOIS dans Rome, ville qui a été long-temps la première du monde, & qui est peut être aujourd'hui la dernière, à cause de ses débordemens ; il y eut, dis-je, un jeune homme, nommé *Pierre Boccamasse*, d'une famille aussi ancienne qu'illustre, qui devint amoureux d'une jeune beauté, dont le père, d'une naissance obscure, mais fort estimé des Romains, s'appelloit *Giglivosse*. Comme ce jeune Gentil-homme étoit d'une jolie figure, & avoit des manières aimables, il n'eut pas de peine à rendre *Angeline* sensible à son amour. La passion dont il étoit dévoré

# DE BOCACE. 63

ne fit qu'augmenter par la tendresse que la belle lui témoignoit. Voyant que tout alloit au mieux, & qu'il ne pouvoit être heureux, s'il ne l'épousoit, il alla trouver *Gigliosso*, son père, pour la lui demander en mariage, sans s'inquiéter si le sien consentiroit à cette alliance. Bien loin d'y consentir, celui-ci l'accabla de vifs reproches au sujet de cette démarche, & fit dire au père de la demoiselle de ne point se prêter à la proposition de son fils, s'il ne vouloit s'exposer au ressentiment de toute sa famille, qui ne consentiroit jamais à une pareille union. Le jeune homme voyant qu'on refusoit de faire son bonheur, fut dans une affliction inconcevable. Il n'y eut point de chose fâcheuse qu'il ne dit à ses

vrai plaisir de vous raconter l'histoire  
de ces deux amans.



IL Y EUT AUTREFOIS dans Rome, ville qui a été long-temps la première du monde, & qui est peut être aujourd'hui la dernière, à cause de ses débordemens ; il y eut, dis-je, un jeune homme, nommé *Pierre Boccamasse*, d'une famille aussi ancienne qu'illustre, qui devint amoureux d'une jeune beauté, dont le père, d'une naissance obscure, mais fort estimé des Romains, s'appelloit *Giglivosse*. Comme ce jeune Gentil-homme étoit d'une jolie figure, & avoit des manières aimables, il n'eut pas de peine à rendre *Angeline* sensible à son amour. La passion dont il étoit dévoré

ne fit qu'augmenter par la tendresse que la belle lui témoignoit. Voyant que tout alloit au mieux, & qu'il ne pouvoit être heureux, s'il ne l'épousoit, il alla trouver *Gigliosse*, son père, pour la lui demander en mariage, sans s'inquiéter si le sien consentiroit à cette alliance. Bien loin d'y consentir, celui-ci l'accabla de vifs reproches au sujet de cette démarche, & fit dire au père de la demoiselle de ne point se prêter à la proposition de son fils, s'il ne vouloit s'exposer au ressentiment de toute sa famille, qui ne consentiroit jamais à une pareille union. Le jeune homme voyant qu'on refusoit de faire son bonheur, fut dans une affliction inconcevable. Il n'y eut point de chose fâcheuse qu'il ne dit à ses

parens , & si le père d'*Angeline* l'eût voulu , il l'auroit épousée en dépit du sien.

L'amour est de toutes les passions celle qui s'irrite & s'accroît le plus , par les obstacles même qu'elle rencontre. *Pierre* désespérant de pouvoir fléchir ses parens , & ne pouvant être heureux sans *Angeline* , qu'on veilloit de plus près depuis qu'on savoit qu'il en étoit amoureux , forma le dessein de s'enfuir de Rome avec elle , dans le cas toutefois qu'elle voulût y consentir. Il eut le secret de l'informer de son projet , en lui promettant de l'épouser , dès qu'ils se trouveroient en pays libre. La demoiselle approuva son dessein ; ils conviennent du jour & de l'heure de leur départ ; & , lorsqu'ils ont tout disposé ,



disposé , ils montent à cheval & prennent le chemin d'Alaigne , où le jeune homme avoit des amis. Quelque passionnés qu'ils fussent l'un de l'autre , la crainte d'être poursuivis fit qu'ils se contenterent de se donner de temps en temps quelques baisers , espérant se dédomager amplement , quand ils seroient en pleine liberté. *Pierre* connoissoit peu le chemin d'Alaigne ; après avoir fait environ quatre ou cinq lieues , au lieu de prendre à droite , il lui arriva de prendre à gauche , & alla passer devant un petit château , d'où il sortit douze payfans de mauvaise mine qui alloient droit à eux. *Angeline* fut la première à les appercevoir. Ah ! Dieu , nous sommes perdus ; s'écria-t-elle ; voilà des gens qui vien-

nent nous attaquer : sauvons nous vite, mon cher ami, & en disant cela, elle détourne son cheval & gagne une forêt voisine. Son amant surpris de ne voir personne veur tourner la tête & se trouve pris avant d'avoir songé à fuir. Ces hommes le font descendre de cheval & lui demandent qui il est. Il leur dit son nom, & voyant sur sa réponse qu'il est du parti de leurs ennemis, les *Ursins* (1), ces Scélérats complotent entr'eux de le dépouiller & de le pendre à un arbre. Il lui ordonnent donc de se deshabiller, mais tandis que ce pauvre jeune homme trop certain de son malheur quitte ses habits & recommande son ame à Dieu, vingt Cavaliers qui étoient en embuscade, courent à bride abattue sur cette troupe

de brigands , en criant tue ! tue ! A ce bruit inattendu les voleurs quittent *Boccamasse* pour se mettre en défense. Mais voyant qu'ils étoient en plus petit nombre & craignant de succomber , ils prirent promptement la fuite. Tandis que les autres les poursuivent vigoureusement , *Pierre* profite de cette heureuse circonstance pour reprendre ses habits , il remonte à cheval & court au galop par le chemin qu'il avoit vu prendre à sa Maîtresse , bénissant le ciel d'en avoir été quitte pour la peur. Arrivé dans le bois , il rode tantôt d'un côté , tantôt d'un autre , mais n'y voyant ni sentier , ni trace de cheval , il commence à s'affliger. Il court encore de côté & d'autre , mais il n'est pas plus avancé. Il crie & appelle *Ange-*

*line* de toutes ses forces , mais point de réponse. Alors la joye qu'il avoit d'être échappé à la mort & de se trouver en sûreté dans ce bois fort épais, se change en une profonde tristesse qui lui fit pousser des sanglots & répandre des pleurs en abondance. Cependant n'osant plus retourner sur ses pas , il avançoit toujours , incertain du lieu où la destinée le conduisoit. Les bêtes féroces , dont il savoit que la forêt étoit remplie , se présentoient sans cesse à son imagination & redoubloient ses inquiétudes. Il craignoit pour lui même ; mais beaucoup plus pour sa Maîtresse qu'il croyoit voir à tout moment dévorée par les ours & par les loups. Enfin après avoir couru tout le reste du jour pleurant , gémissant , appelant

*Angeline* & se trouvant accablé de fatigue & de faim, il s'arrêta aux approches de la nuit, attacha son cheval à un gros arbre sur lequel il monta pour se mettre à couvert des bêtes sauvages. Le ciel qui étoit couvert s'éclaircit bien-tôt après, & laissa voir la lune qui répandoit une lumière argentine à travers les feuillages de la Forêt. Quand la tristesse & la douleur n'eussent point empêché l'infortuné *Boccamasse* de dormir, la seule crainte de se laisser tomber eût écarté le sommeil de ses yeux. Il se vit donc contraint de passer toute cette nuit à contempler les astres & à maudire sa malheureuse destinée.

La belle *Angeline* n'étoit pas plus heureuse que son Amant. Emportée par son cheval, elle se refugia com-



me je l'ai dit , dans le bois , & pénétra si avant qu'il ne lui fut plus possible d'en sortir. Elle avoit rodé tout le jour , comme *Pierre* , se lamentant , pleurant & appelant son Amant , toujours sourd à sa voix. Enfin ne sachant plus que devenir , elle s'étoit abandonnée à son cheval qui , ayant trouvé un petit sentier , le suivit à petit pas. Après avoir fait environ une lieue de chemin , elle apperçut une petite chaumière , comme le jour commençoit à finir. Elle reprit alors la bride du cheval & elle dirigea sa course vers cette habitation. Elle y trouva un vieux homme avec une femme non moins âgée que lui. Ces bonnes gens surpris de la voir seule à une heure si indue , lui en demandent la raison. Elle leur répondit en

pleurant, qu'elle avoit perdu dans le bois son compagnon de voyage, & les pria de lui apprendre à qu'elle distance elle étoit d'Alaigne. Ma fille, lui répondit le vieillard, ce n'est point ici la route d'Alaigne & vous en êtes à plus de six lieues. — Faites-moi l'amitié de me dire s'il n'y a point dans le voisinage de maison où je puisse aller loger. — Il n'y en a pas une où vous puissiez arriver avant minuit. Puisque cela est ainsi, oserois-je vous prier de me donner l'hospitalité, pour cette nuit. — Très-volontiers, ma fille, mais je vous préviens que nous sommes souvent insultés de jour & de nuit par des bandits qui courent ces bois ; si par malheur ils venoient cette nuit, comme vous êtes jeune & jolie, ils ne manqueroient pas de

Eiv

vous outrager, & je vous avertis que nous ne pourrions vous défendre. Quoique effrayée par l'observation du vieillard, cependant comme il étoit fort tard & qu'elle ne savoit où se réfugier, elle aima encore mieux, à tout événement, s'exposer à la merci des hommes, que de devenir la proie des bêtes féroces. Dieu nous gardera peut-être de ce malheur, dit-elle au vieillard, & je vous aurai la plus grande des obligations. Elle descend donc de cheval, entre dans la chaumière, soupe avec ces bonnes gens, se couche avec eux toute habillée & passe la plus grande partie de la nuit à déplorer son malheur & celui de *Pierre* qu'elle n'espéroit plus revoir. Vers la pointe du jour, elle entendit force gens qui marchaient en causant.

Elle se leve incontinent , gagne une petite cour qui étoit derrière la chaumière & se cache en tremblant dans un tas de foin. A peine fut-elle dans ce gîte que ces gens étoient à la porte. Ils firent ouvrir avec grand bruit. Le cheval de la Belle qu'ils virent tout sellé , leur fit demander s'il y avoit quelqu'un dans la maison. Le vieillard ne voyant plus la jeune fille , répondit qu'il n'y avoit personne , & que ce cheval s'étant égaré , il l'avoit mis à couvert , de peur qu'il ne fût mangé durant la nuit par les loups. Le Chef de la bande , dit alors , que puisque ce cheval n'avoit point de maître , il seroit bon pour eux. La Troupe étant entrée dans la maison , les uns coururent d'un côté , les autres de l'autre pour voir

s'il n'y avoit personne de caché. L'un deux enfonça sa javeline dans le foin & il s'en fallut de peu qu'il ne tuât la fille qui y étoit cachée. La javeline la toucha si près de la mamelle gauche, que le fer perça sa robe. La fille qui crut être blessée faillit à jeter un grand cri, mais considérant le lieu où elle se trouvoit, elle se contint & n'osa pas même porter sa main à la partie où elle avoit été touchée. Ces gens enfin, après avoir bien bu & avoir mangé les chevreuils qu'ils étoient venus faire cuire dans cette chaumière, s'en retournerent, amenant avec eux le cheval d'*Angeline*. Lorsqu'ils furent un peu loin, le vieux bonhomme demande à sa femme ce que la petite étrangère étoit devenue. Elle lui



répondit qu'elle n'en savoit rien ,  
mais qu'elle alloit voir si elle ne la  
trouveroit pas cachée quelque part.

*Angeline* qui entendit ces mots ,  
comprenant que les brigands de-  
voient être déjà loin , sortit de deffous  
le foin , & ses hôtes furent agréable-  
ment surpris de la revoir saine &  
sauve. Le bonhomme touché de son  
fort lui dit qu'il la conduiroit, si elle  
vouloit , à un château qui n'étoit qu'à  
deux lieues & demi de-là , où elle  
seroit en lieu de sureté , mais qu'il  
falloit se résoudre à faire ce chemin  
à pied , parce que les bandits avoient  
emmené son cheval. La belle accepta  
la proposition avec joye , & étant par-  
tis sur le champ , ils arriverent au  
château vers les sept ou huit heures  
du matin. Ce château appartenoit à

un Gentilhomme de la maison des *Ursins*, nommé *Lielle de Champ-fleur*. Sa femme, qui étoit une personne charitable & pleine de piété, y étoit alors. Elle reconnut *Angeline*, & la reçut le mieux du monde. Elle voulut savoir par qu'elle aventure elle se trouvoit dans ce canton. Après que la jeune fille, lui eut tout raconté, sans déguiser la moindre circonstance, elle fut d'autant plus touchée de son malheur, que *Pierre Boccamasse*, étoit des amis de son mari. Quand elle entendit parler du lieu où il avoit été pris, elle ne douta point qu'il n'eût été tué, & elle dit à *Angeline*, vous demeurerez ici avec moi, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de vous renvoyer à Rome, sans aucun risque.

Il est temps de revenir à son Amant, que nous avons laissé perché sur un arbre. Il n'y avoit pas encore passé une heure, qu'il vit venir au clair de la lune, une vingtaine de loups, qui appercevant son cheval, firent un cercle au tour de lui. Le cheval connoissant le danger qui le menaçoit, lance des ruades à force, & se deméne tant, qu'il rompt la corde, & prend la fuite; mais les loups affamés, courent après lui, l'environnent & l'empêchent d'aller plus loin. Le pauvre animal se défendit longtemps de la dent & du pied; mais à la fin il fut renversé, mis en pièces & dévoré. Le malheureux *Pierre*, témoin de ce terrible repas, trembloit de devenir à son tour la pâture de ces bêtes affa-

mées. Il désespéroit de pouvoir jamais sortir de ce bois. Les étoiles commençoient à palir, & à faire place au jour, lorsque transi de froid & de peur, il regarda de tout côtés, & vit un grand feu, à une bonne demie lieue de là: il attendit qu'il fût un peu plus jour, descendit ensuite de l'arbre, & prit son chemin vers l'endroit où étoit ce feu, non sans crainte d'être rencontré par quelque loup. Il arriva heureusement dans ce lieu, où il trouva des bergers, qui mangeoient & se divertissoient. Ils eurent pitié de lui, & le firent chauffer, boire & manger avec eux. Après leur avoir raconté son aventure, il leur demanda s'il n'y avoit point dans le voisinage, de bourg ou de château où il pût aller demander

l'hospitalité. Ils lui dirent qu'à une lieue & demie delà, il y avoit le château de *Lielle de Champ-fleur*, que la femme du Seigneur occupoit, & où il seroit bien accueilli, parce que cette dame étoient très-hospitalière. *Pierre*, charmé de trouver encore une ressource, les pria de l'y faire conduire par un d'entr'eux, ce qu'on lui accorda volontiers.

A peine y fut-il arrivé, qu'il rencontra un ancien domestique de son pere; il le reconnut, & l'appella pour lui conter sa mésaventure. Il entroit déjà en marché avec lui, pour l'envoyer à la recherche d'*Angeline*, lorsque la dame du château, qui l'apperçut d'une fenêtre, le fit appeller. Il seroit difficile de se former une juste idée de la joye qu'il eut de voir sa maî-



resse, en abordant la dame. Il mon-  
roit d'envie de se jeter à son col,  
mais la timidité l'en empêcha. La  
joye d'*Angeline* ne fut pas moins  
grande, à la vue de son amant. Après  
les premiers complimens, la maî-  
tresse du château, qui savoit déjà  
son aventure, lui reprocha avec dou-  
ceur, d'avoir voulu se marier contre  
le gré de ses parens. Elle chercha à  
l'en détourner, mais le voyant ferme  
dans son dessein, considérant d'ail-  
leurs les aimables qualités du carac-  
tère & de la figure de la jeune fille,  
& la tendresse qu'elle avoit pour son  
amant; de quoi vais-je me mêler,  
se dit elle à elle même? pourquoi  
vouloir troubler le bonheur de ces  
aimables enfans? ils s'aiment, ils se  
connoissent, ils sont également atta-  
chés

DE BOCACE 81

chés aux intérêts de mon mari , leurs vues & leurs désirs sont honnêtes ; il faut donc leur laisser la liberté de suivre leur inclination. D'ailleurs il semble que la providence autorise ce mariage , puisqu'elle a sauvé l'un du gibet , & l'autre de la javeline , & tous deux des bêtes féroces. Et véritablement , pourquoi m'opposerais-je aux décrets du ciel ? Bien loin d'empêcher cette union , je dois la favoriser. S'adressant ensuite aux deux Amans ; puisque vous êtes résolus , leur dit-elle , de vous marier ensemble , je prétends si peu vous en empêcher , que je veux que les nôces se fassent céans , au dépens de mon mari : je me charge de vous raccommoder ensuite avec vos parens.

Dieu fait si ces Amans furent ravis

d'un aussi agréable changement. Ils ne pouvoient contenir leur joye, & ils la firent éclater par mille démonstrations d'amour & de reconnoissance pour la dame. Cette vertueuse dame, leur fit des nœces aussi magnifiques qu'il soit possible de les faire à la campagne. Le plaisir qu'elle leur procura, fut pour elle la plus douce des jouissances. Quelques jours après, elle les mena à Rome. Elle trouva le père du jeune homme fort indisposé; mais elle sçut calmer son ressentiment, & le reconcillier avec son fils, & sa bru. Il les reçut chez lui, & voyant combien ils étoient unis, il ne tarda pas à s'applaudir de cette alliance. Les nouveaux mariés s'aimèrent en effet jusqu'au tombeau, où ils ne descendirent que dans une extrême vieillesse.

## NOTE.

(1) LA FAMILLE des *Ursins*, étoit déjà très-ancienne, lorsque *Jean Gaëtan*, Cardinal-Diacre, de cette famille, fut élu Pape à Viterbe, sous le nom de *Nicolas III*, l'an 1277. Elle devint très-puissante dans peu de temps, par les bienfaits sans nombre, que ce Pontife répandit sur elle; car quoique son règne n'ait duré que deux ans, il laissa ses parens, les plus riches des Romains. Sa mort occasionna de grandes divisions à Rome. Ses parens vouloient lui donner un successeur favorable à leur parti; mais la faction qui leur étoit opposée, avoit pour chef *Charles d'Anjou*, Roi de Sicile, & *Richard Annibaldi*, dont la famille étoit la plus puissante de Rome. Après six mois de débats, cette dernière faction l'emporta, sur celle des *Ursins*, & fit élire le Cardinal *Simon*, françois d'origine, né à Mont-pincé, en Brie, long-temps Chanoine & Trésorier de l'Eglise de *Saint Martin* de Tours, ce qui lui fit prendre le nom de *Martin IV*. C'est sans doute à ces troubles qui agitèrent Viterbe & Rome, pendant la vacance du S. Siège, que *Bocace* fait allusion, en parlant des ennemis des *Ursins*.



# NOUVELLE IV.

*Le Rossignol.*

A PEINE MADAME ELISE avoit-elle achevé de dire sa Nouvelle qui , par paranthèse , fut fort goûtée de la Compagnie , que la REINE commanda à *Philostrate* de raconter la sienne. *Philostrate* ne se fit pas prier , & parla en ces termes.

Je me repens sincèrement , MES BELLES DAMES , de vous avoir donné , pendant mon règne , un sujet triste & désagréable à traiter dans vos récits d'hier. Il me paroît que si je



J. 5.

N. 4.<sup>e</sup>

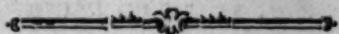


Gravelot inv.

Vidal dir.



veux vous dédomager un peu, de l'ennui que je vous ai causé, je dois vous raconter à présent quelque chose d'agréable & de divertissant. Je vais tâcher de le faire dans la Nouvelle galante que vous allez entendre. Vous n'y trouverez rien de facheux pour les amans qui en sont les héros, si vous en exceptés une peur de courte durée, qui ne fera qu'en rendre le dénouement plus piquant & plus heureux.



**I**L N'Y A PAS ENCORE longtemps que vivoit dans la (a) Romagne un très-bon Gentilhomme, fort estimé par son mérite, qui portoit

---

(a) La Romagne est une province d'Italie, dans l'état Ecclésiastique.

le nom de messire *Litio* de *Valbone*. Sa femme *Jacquemine*, lui donna sur le déclin de l'âge, une fille qui croissoit en gentillesse & en beauté, à mesure qu'elle grandissoit, si bien qu'elle devint une des plus charmantes demoiselles du pays. Comme ils n'avoient point d'autre enfant, ils l'aimoient beaucoup, & la gardoient avec soin, dans l'espérance de la marier un jour très-avantageusement.

Dans le même-temps, & dans la même ville, vivoit un jeune homme de bonne mine, & bien découplé, nommé *Richard*, de la famille des *Menards* de *Brettinote*. Il connoissoit Messire *Litio*, & lui rendoit de fréquentes visites. Il étoit reçu & traité par lui & par sa femme, comme l'enfant de la maison. Il s'amusoit

quelquefois à badiner avec leur fille, qu'il trouvoit fort aimable. Ces sortes de badinages cessèrent, lorsque la demoiselle fut nubile, mais ce fut, pour faire place à l'amour. *Richard* en effet, devint éperdument amoureux de la belle, & faisoit tout ce qu'il pouvoit, pour cacher sa passion. Comme les demoiselles sont pénétrantes sur cette matière, la jeune *Catherine* s'apperçut bien-tôt de la conquête qu'avoit fait sa beauté; cette découverte lui fit grand plaisir; *Richard* commença dès-lors à lui paroître plus aimable, & elle ne tarda pas à l'aimer à son tour, mais elle n'en fut que plus réservée avec lui.

Cet air de réserve intimidait tellement le jeune homme, qu'il n'osoit lui déclarer ses sentiments,



quelque envie qu'il en eût : il craignoit de déplaire, ou de n'être pas payé de retour. Las enfin de se contraindre, il résolut un jour de s'expliquer, & profita d'un tête-à-tête, pour peindre toute la vivacité de son amour. Il fut agréablement surpris d'apprendre, qu'il ne sentoît rien pour *Catherine*, que *Catherine* ne sentît pour lui. Après tout ce que deux amans peuvent se dire en pareil cas, encouragé par un début si heureux, *Richard* conclut qu'il n'y a rien de plus beau dans le monde, que l'union de deux cœurs qui s'aiment tendrement; qu'il ne dépendoit que de la Belle, de lui faire goûter, & de goûter elle-même, les plaisirs les plus doux; & qu'un peu de complaisance, de sa part, suffiroit

pour le rendre le plus heureux de tous les hommes. Tu vois, mon cher *Richard*, lui répondit-elle, combien je suis observée par mes parens : il ne m'est pas possible, avec cette gêne, de faire ce que tu desires; mais fournis-moi les moyens de nous voir, sans crainte d'être surpris, & je te promets de me prêter à tout ce qui peut augmenter ton bonheur & le mien. *Richard* après avoir un peu réfléchi, lui répliqua : je n'en vois pas de plus sûr, que de faire en sorte qu'on te permette de coucher dans la galerie qui donne sur le jardin, où je tâcherai de grimper, quoique le mur en soit fort élevé. — Si tu es sûr de pouvoir l'escalader, je suis certaine d'obtenir la permission de coucher dans la galerie. *Richard* s'étant fait fort de

franchir le mur, la Belle lui dit de ne pas se mettre en peine du reste. Ils se séparèrent ensuite, fort contents l'un de l'autre, non sans s'être furtivement donnés mille tendres baisers.

Le jour suivant, *Catherine* se plaignit à sa mere, que la grande chaleur l'avoit empêchée de dormir la nuit précédente. On étoit alors sur la fin du mois de Mai. — Tu te moques, je crois, ma fille; je ne trouve pas qu'il fasse chaud. — Pour moi je brûle, & vous m'obligerez beaucoup de le dire à mon père; vous ne lui direz que la pure vérité. Considérez d'ailleurs que les jeunes gens ont le sang plus chaud que les personnes d'un certain âge. — Cela est vrai, ma fille, mais il faut prendre le temps comme il est. Peut-être fera-

t-il plus frais la nuit suivante, & tu dormiras mieux. — Dieu le veuille; mais il n'est pas vraisemblable que les nuits se refroidissent à mesure qu'on avance dans l'été. — Que veux-tu que j'y fasse? — Vous pourriez y remédier. — Et comment? — En me permettant, si mon père ne le trouve pas mauvais, de faire dresser un lit dans la galerie du Jardin. Le lieu est frais & tranquille; j'aurois le plaisir d'entendre chanter le rossignol, & j'y serois infiniment mieux que dans ma chambre. — J'en parlerai à ton père, & nous ferons ce qu'il jugera à propos.

La mère en parla effectivement à son mari. Les vieillards sont ordinairement difficiles. Votre fille, dit *Litio*, veut donc dormir au chant du

rossignol ? dites-lui que si elle n'est pas contente, je la ferai dormir à celui des cigales. *Catherine* ayant appris la réponse de son père, ne dormit réellement point la nuit suivante; ce ne fut pas le chaud, mais le dépit qui en fut cause. Elle ne laissa même pas dormir sa mère, qui couchoit dans la même pièce, où tout à côté, tant elle se plaignit souvent de la chaleur. C'est pourquoi madame *Jaqueline* ne fut pas plutôt levée, qu'elle alla trouver son mari. Il faut, lui dit-elle, que vous aimiez bien peu votre fille, pour sacrifier sa santé à vos caprices. Que vous importe qu'elle couche dans la galerie, ou ailleurs ? sachez qu'elle n'a pas fermé l'œil de toute la nuit, à cause du chaud; elle a été dans une agi-



DE BOCACE. 93

tation continuelle , & m'a empêché de dormir moi-même. Faut-il s'étonner qu'une fille de son âge, se fasse un plaisir d'entendre chanter le rossignol ? n'est-ce pas l'ordinaire des enfans ? Eh bien ! que ce soit fini, répondit *Litio* d'un ton chagrin ; qu'on lui dresse un lit dans la galerie avec des rideaux de serge, qu'elle y couche, & qu'elle entende donc chanter le rossignol tout son saoul. Instruite par sa mère de cette conversation, *Catherine* se hâta de faire placer le lit, dans l'espérance d'y coucher la nuit suivante. Elle fit ensorte de voir *Richard* dans le jour ; mais n'ayant pu lui parler, elle l'en avertit par un signe dont ils étoient convenus.

Le soir dès qu'elle fut couchée,

son père ferma une porte qui communiquoit à la galerie, & alla se coucher aussi. *Richard* jugeant que tout le monde dormoit, monta à l'aide d'une échelle sur un mur, du haut duquel il grimpe, non sans beaucoup de peine & de danger, sur des pierres d'attente d'un autre mur, & gagne la galerie, sans faire le moindre bruit. La Belle qui ne dormoit pas, le reçut avec la plus grande satisfaction. Ils passèrent la nuit fort agréablement, & firent plusieurs fois chanter le rossignol, mais pas si souvent qu'ils l'auroient désiré l'un & l'autre. Cet oiseau, pour reprendre haleine, mettoit des intervalles dans son chant, qui n'en devenoit que plus agréable, chaque fois qu'il le recommençoit. Dans un de ces inter-

## DE BOCACE. 93

valles qui n'étoient pas fort longs, nos Amans accablés soit de fatigue, soit de chaleur, furent surpris par le sommeil vers la pointe du jour. Ils étoient tous nuds sur le lit, & la Belle embrassoit alors son Amant du bras droit, & tenoit de la main gauche le rossignol qu'elle avoit fait chanter. Il étoit grand jour, & ils dormoient encore, lorsque *Litio* s'étant levé, & se souvenant que sa fille avoit couché dans la galerie, ouvre tout doucement la porte, disant en soi-même, il faut que je voie un peu comme le rossignol aura fait dormir *Catherine*.

Il s'approche du lit sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, ouvre tout doucement les rideaux, & voit *Richard* & sa fille, dans la

susdite posture. Il ne dit mot, & va de ce même pas trouver sa femme. Levez-vous promptement, lui dit-il; venez voir votre fille; vous savez l'envie qu'elle avoit du rossignol: elle a si bien fait le guet cette nuit, qu'elle l'a pris; venez voir comme elle le tient dans sa main. Ce que vous dites-là, seroit-il bien vrai, lui répondit-elle? — N'en dourez pas, vous en ferez convaincue, si vous vous dépêchez de me suivre. Madame *Jaqueline* saute du lit, s'habille à la hâte, suit son mari, qui lui dit de ne point faire de bruit, & voit sa fille qui tenoit effectivement le rossignol, qu'elle desiroit si fort d'entendre chanter. Piquée de se voir trompée à ce point par *Richard*, qu'elle n'auroit jamais soupçonné d'une pareille

pareille trahison, elle alloit l'éveiller pour l'accabler d'injures, si son mari ne l'en eût empêchée. Gardez-vous bien de faire le moindre éclat, lui dit-il; ce seroit la plus grande de toutes les sottises. Puisque notre fille l'a choisi pour amant, elle l'aura pour époux.

Il est riche & bon gentilhomme; le parti est aussi avantageux que nous puissions le désirer. Si donc *Richard* veut sortir d'ici comme il y est venu, il faudra qu'il l'épouse; & alors croyant avoir mis le rossignol dans une cage étrangère, il se trouvera qu'il ne l'aura logé que dans la sienne. La dame voyant son mari si raisonnable, modéra sa colère, & n'éveilla point le couple amoureux, d'autant plus que sa fille dormoit d'un fort



bon sommeil , & qu'elle devoit s'être fatiguée à prendre le rossignol , dont elle avoit eu si grande envie.

Cependant *Richard* ne tarda point à s'éveiller : surpris de ce qu'il étoit grand jour , il appelle *Catherine*. Ah ! ma chere amie , lui dit-il , comment pourrai - je m'en retourner ? Il est grand jour ; quel parti prendre ? A ces mots , *Litio* s'approche du lit ; je vous le dirai le parti que vous devez prendre , répondit-il en tirant les rideaux. A ce coup inattendu , *Richard* se crut mort. Je vous demande pardon , Monsieur , s'écria-t-il aussitôt. Je suis un traître , un perfide , je mérite la mort ; mais songez que mon crime ne vient que du grand amour que j'ai pour mademoiselle votre fille. Punissez-moi , j'y consens ;

mais laissez-moi la vie. L'amitié que j'avois pour toi, lui dit alors *Litio*, ne méritoit pas une pareille récompense de ta part; mais puisque tu t'es oublié à ce point, puisqu'un transport de jeunesse t'a porté à me manquer si essentiellement, il dépend de toi de sauver ta vie, & de réparer l'outrage que tu m'as fait : il faut sur le champ reconnoître ma fille pour ta légitime épouse; si-non tu n'as qu'à recommander ton ame à Dieu. Vois le parti que tu veux prendre. Décide-toi promptement; car je ne suis pas d'humeur de patienter une seule minute.

Pendant que *Litio* s'expliquoit de la sorte, sa fille avoit lâché le rossignol, & s'étoit caché dans les draps. Elle inondoit le lit de ses larmes, & supplioit son père de faire grace

à son amant, & son amant de se conformer aux desirs de son père. *Richard* ne se fit pas prier long-temps. La confusion qu'il avoit de sa faute, l'envie de la réparer, la peur de mourir, mais plus que tout cela l'amour dont il brûloit pour *Catherine*, & le désir de la posséder librement, le déterminèrent à répondre sans balancer qu'il étoit prêt à l'épouser. *Litio* prit alors un anneau de sa femme, & le jeune homme épousa sa maîtresse sur le champ, & lui jura une fidélité éternelle. Cela fait, le père & la mère se retirèrent & laissèrent reposer les amans, jugeant qu'ils en avoient besoin. Ils furent à peine hors de la chambre, que les deux époux s'embrassèrent de nouveau. Ils avoient fait chanter, dit-on,

## DE BOCACE. 99

fix ou sept fois le rossignol pendant la nuit, ils le firent chanter encore deux fois avant de se lever. Il y a toute apparence que les autres jours ne furent pas aussi heureux que celui-là; car c'est un oiseau qui perd sa voix à force de chanter. Quoiqu'il en soit, quand *Richard* fut levé, il eut une plus longue conversation avec son beau-père, & ils ne se séparèrent point sans avoir ri l'un & l'autre de l'aventure. Quelques jours après, les nûces se firent publiquement en présence des parens & des amis des nouveaux mariés, selon toutes les formalités requises. La fête, qui fut brillante & magnifique, se fit chez le père de la demoiselle, qui eut tout sujet de se féliciter de l'avoir si bien mariée. On assure que

le rossignol dont elle avoit fait choix ;  
chanta long-temps au gré de ses  
désirs.

---

### NOTE.

**LE DANTE**, qui, comme on fait, étoit antérieur à *Bocace*, parle de *Litio de Valbonne*, dont la famille étoit de son tems existante & fort estimée par son ancienneté. S'il faut en croire *Laudino*, Commentateur du *Dante*, un Gentilhomme de cette famille, trouva effectivement une de ses filles couchée avec un galant, dont il fit son gendre, avant de le laisser sortir de chez lui. *Bocace* s'est approprié cette anecdote, & en a fait un des plus jolis Contes de son *Décameron*. Plusieurs de nos Poètes l'ont mis en vers : un seul a réussi, & l'on en ignore le nom. Ce qui est certain, c'est que le joli Conte du Rossignol, n'est ni de la *Fontaine*, ni de *Vergier*, quoiqu'on le trouve dans la plupart des éditions des Contes de ces deux Poètes. L'Auteur s'est efforcé d'imiter le naturel souvent naïf du premier, & s'est montré fort supérieur à la



## DE BOCACE. 101

maniere flasque & prosaïque de *Vergier*. Pour que le Lecteur soit à portée d'en juger, nous allons mettre sous ses yeux le début de ce Conte. Nous le rapporterions en entier, s'il étoit un peu moins long, ou plutôt moins connu :

### LE ROSSIGNOL.

**P**OUR garder certaine toison  
On a beau faire sentinelle,  
C'est tems perdu lorsqu'une Belle  
Y sent quelque démangeaison :  
Un adroit & charmant *Jasén*,  
Avec l'aide de la Donzelle,  
Et de maître expert *Cupidon*,  
Trompe facilement & taureaux & dragon :  
La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles :  
Les surveillans, les verroux & les grilles  
Sont une foible digue à leur tempérament.  
A douze ans aujourd'hui point d'*Agnès* ; à cet âge  
Fillette nuit & jour s'applique uniquement  
A trouver les moyens d'endormir finement  
Les *Argus* de son pucelage.  
Larmes de Crocodile, yeux lascifs, doux langage ;  
Soupirs, souris flatteurs, tout est mis en usage,

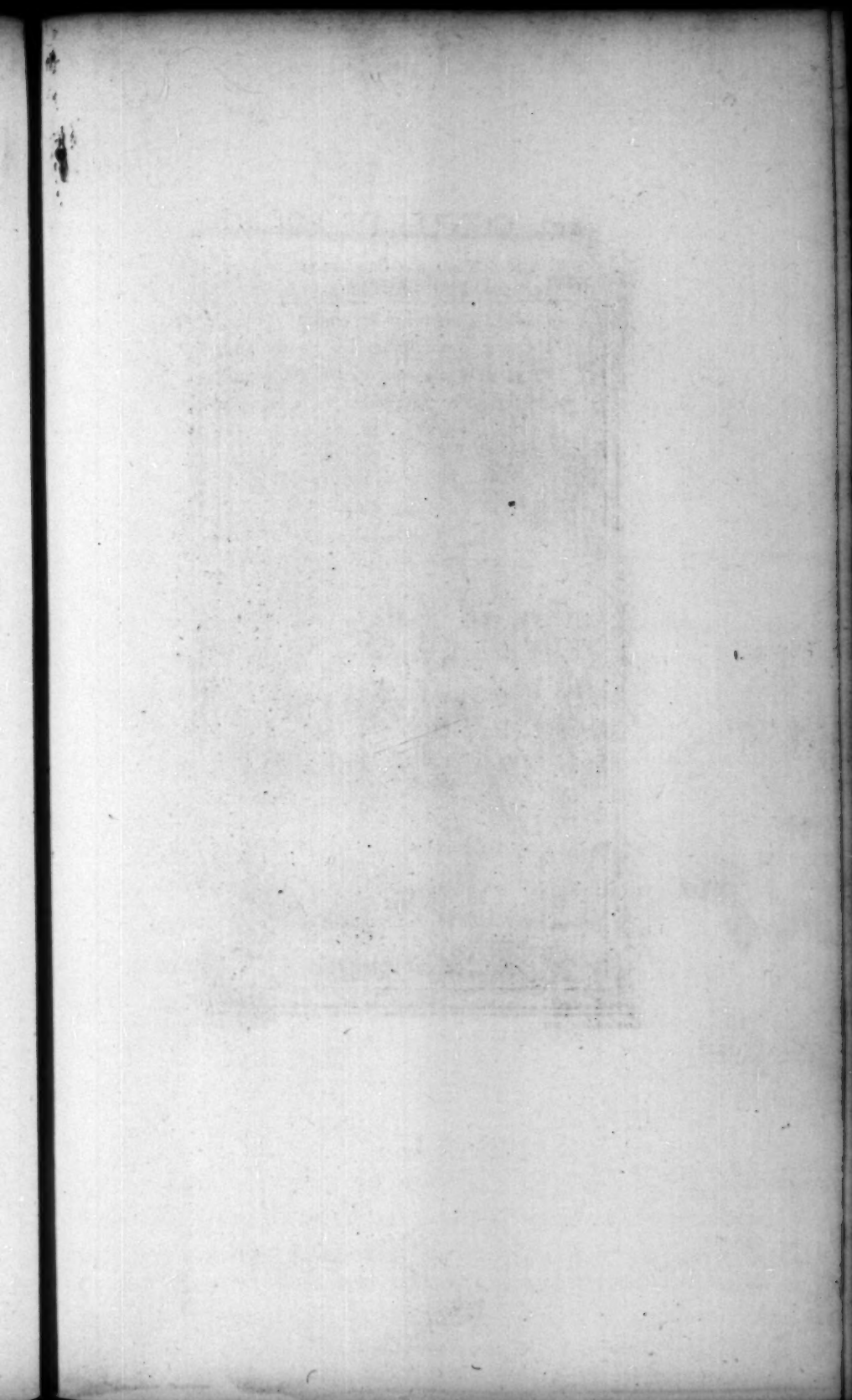
G iv

102 CONTES DE BOCACE.

Quand il s'agit d'attraper un Amant,  
Je n'en dirai pas davantage ;  
Lecteur , regardez seulement  
La finette *Cataut* jouer son personnage ;  
Et comment elle met le Rossignol en cage ;  
Après je m'en rapporte à votre jugement,

Dans une ville d'Italie  
Dont je n'ai jamais su le nom  
Fut une fille , &c.





J. 5.

N. 5.<sup>e</sup>



Gravelot inv.

Vidal dir.



## NOUVELLE V.

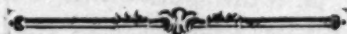
*Les deux Rivaux.*

---

PENDANT PRESQUE TOUT LE TEMPS que dura le récit de la Nouvelle de *Philstrate*, les dames ne firent qu'éclater de rire, tant l'idée du rossignol leur paroissoit originale. Les éclats continuèrent de même, après que le récit fut achevé. Enfin, quand elles eurent assez ri, la REINE prit la parole, & se tournant vers *Philstrate*, il faut convenir, lui dit-elle, que si tu nous donnas hier de la mélancolie, tu nous as aujourd'hui si bien amusées, qu'on doit te le pardonner.



Puis se retournant vers madame *Néphile*, elle lui commanda de dire sa Nouvelle. Puisque *Philostate*, dit aussi-tôt cette belle enjouée, nous a menées dans la Romagne, je veux m'y arrêter pour y prendre le sujet de l'histoire que je vais vous raconter, sans autre préliminaire.



DEUX LOMBARDS, l'un connu sous le nom de *Gui de Crémone*, l'autre sous celui de *Jacomin de Pavie*, tous deux déjà vieux & cassés par les fatigues de la guerre, comme gens qui avoient porté les armes dès leur plus tendre jeunesse, se retirèrent dans la ville de Fano (a), pour

---

(a) Ville de l'état ecclésiastique.

y finir leurs jours dans le repos. Quelque temps après y avoir fixé leur séjour, *Gui* tomba dangereusement malade. Comme il n'avoit ni parent, ni ami, en qui il eût plus de confiance qu'en *Jacomín*, avec lequel il s'étoit lié dans le service, il le laissa en mourant dépositaire de tout son bien, & d'une petite fille qu'il avoit avec lui, âgée d'environ dix ans, des aventures de laquelle ill'instruisit fort au long. Il arriva sur ces entrefaites, que les troubles qui avoient longtemps agité la ville de Fayance (a) s'étant apaisés, il fut libre à chacun de ses anciens habitans d'y retourner.

---

(a) Ville ancienne d'Italie, qui est aussi dans l'état ecclésiastique dans la Romagne : elle est célèbre par la belle vaisselle de terre qu'on y a inventée, & qui porte son nom.

*Jacomín*, qui en étoit sorti pour éviter les malheurs de la guerre, sachant qu'elle avoit en peu repris sa première force & sa splendeur, alla s'y établir avec toute sa fortune, & emmena avec lui la petite fille qui lui avoit été confiée. Il l'aimoit comme si elle eût été sa propre enfant. Elle embélistoit si fort en grandissant, qu'elle devint en peu de temps une des plus jolies & des plus aimables demoiselles de la ville. Plusieurs jeunes gens s'empresèrent de lui faire la cour. Les plus assidus étoient un certain *Jeannot de Severin*, & un nommé *Minguin de Mingole*, tous deux bienfaits, de jolie figure, & fort polis. Comme ils en étoient l'un & l'autre éperdument amoureux, ils devinrent ennemis irréconciliables, aussi-tôt qu'ils

se reconnurent rivaux. La demoiselle touchoit à sa quinzième année, & étoit par conséquent en âge de se marier. Chacun d'eux se feroit estimé heureux de l'avoir pour femme, si on eût voulu la lui accorder; mais voyant qu'on la leur refusoit sur de vains prétextes, ils formèrent l'un & l'autre, chacun de son côté, le projet de l'enlever. Voici les moyens qu'ils mirent en usage.

Le vieux *Jacomín* avoit une vieille servante, & un valet nommé *Crivel*. Celui-ci aimoit beaucoup l'argent & le plaisir, & étoit par conséquent facile à se laisser corrompre. *Jeannot* fit connoissance avec ce valet, lui découvrit à propos son amour, le pria de le servir dans son dessein, & lui promit de le bien récompenser,

s'il venoit a bout de l'exécuter. Tout ce que je puis faire pour vous obliger, répondit *Crivel*, c'est de vous introduire dans la maison, quand mon maître ira souper dehors ; car tout ce que je dirois à la demoiselle en votre faveur ne serviroit de rien. Je n'ai pas le moindre crédit sur son esprit, & je ne voudrois pas me hasarder à lui proposer une chose qui pût la fâcher. Voyez si cela vous accommode : je vous tromperois, si je vous promettois davantage. *Jeannot* lui dit qu'il n'exigeoit pas autre chose de lui, & ils en restèrent là.

*Minguin*, de son côté, avoit mis la servante dans ses intérêts, & lui avoit fait faire plusieurs ambassades, qui avoient presque déterminé la demoiselle en sa faveur. Ce qui est certain, c'est



qu'elle l'avoit portée à consentir de le recevoir la première fois que son tuteur sortiroit la nuit.

Les choses étoient en cet état, lorsque *Jacomín* fut invité à souper chez un de ses amis. *Crivel* le fit savoir incontinent à *Jeannot* qui, à un certain signal, devoit trouver la porte ouverte. De son côté, la servante qui ne savoit rien de l'intrigue de *Crivel*, fit avertir *Minguin* de l'absence de son maître, en le priant de se tenir près de la maison, afin d'y entrer au signal qu'elle devoit donner.

La nuit étant venue, chaque amoureux, qui craignoit la rencontre de son rival, se précautionne d'armes & d'amis, de peur de surprise, & va se poster dans l'endroit qu'il juge le plus convenable. *Minguin* alla avec

ses gens chez un de ses amis, dont la maison étoit voisine de celle de la demoiselle, pour y attendre le moment du rendez-vous. *Jeannot* se porta avec sa troupe dans un endroit plus éloigné, après avoir laissé toutefois un de ses gens près du logis de la dame, pour guéter le moment où la porte s'ouvreroit.

Quand *Jacomín* fut sorti, le valet & la servante firent de leur mieux pour se défaire l'un de l'autre. *Crivel* vouloit que la servante se couchât, & la servante s'efforçoit d'éloigner *Crivel* sous mille prétextes différens. Que ne vas-tu te promener, lui disoit-elle, pour aller ensuite au devant de notre maître ? Et toi, répondit le valet, pourquoi ne vas-tu pas te coucher, à présent que tu as soupé ? Comme ils avoient  
intérêt

## DE BOCACE. III

intérêt l'un & l'autre de ne pas s'éloigner , aucun ne voulut démarer, *Crivel* ennuyé de ces contestations, & voyant que l'heure approchoit, courut ouvrir la porte , quoiqu'il dût lui en arriver. *Jeannot* entre aussitôt suivi de deux de ses compagnons, & se met en devoir d'emmener la demoiselle, qu'il trouve dans le salon occupée à coudre ; & la belle de pousser les hauts cris , & la servante d'en faire autant. *Minguin* accourut au bruit : les ravisseurs étoient déjà dans la rue ; il fond sur eux l'épée à la main, & menace de les tuer , s'ils ne lâchent leur proie. Pendant qu'on se chamailloit ainsi de part & d'autre, les voisins munis d'armes & de flambeaux étant accourus en diligence, séparèrent les combattans, &

apprenant la violence de *Jeannot*, se déclarent en faveur de *Minguin*, délivrent la nouvelle *Hélène*, & la remettent dans la maison de son Tuteur, qu'elle appelloit sans cesse dans son affliction. Avant que le tumulte fût appaisé, les sergens du commandant de la ville survinrent pour mettre le hola, & firent plusieurs prisonniers, au nombre desquels furent *Jeannot* & *Crivel*, son premier complice.

Il est aisé de se figurer le chagrin que cette aventure causa à *Jacomin*, lorsqu'il fut de retour; il étoit dans la plus grande affliction. Cependant voyant que sa pupille étoit parfaitement innocente, & n'avoit eu aucune part à la conduite de *Jeannot*, il se consola un peu, & résolut de la

DE BOCACE. 113

marier le plutôt qu'il lui seroit possible, afin de prévenir de pareilles aventures.

Les parens de *Jeannot* & ceux de son rival, instruits à fonds de la conduite de ces jeunes étourdis, & craignant que *Jacomín* ne voulût poursuivre cette malheureuse affaire, qui auroit mal tourné pour eux, s'empressèrent le lendemain d'aller lui faire des excuses, & de le supplier d'arrêter les poursuites, s'offrant de lui donner toutes les satisfactions qu'il lui plairoit d'exiger. Songez que ce sont des jeunes gens écervelés, incapables de sentir les conséquences d'une démarche aussi criminelle; nous vous demandons grace pour leur étourderie, & nous vous prions de l'oublier, afin qu'elle n'altère en rien



l'estime & l'amitié qui nous ont unis jusqu'à ce jour. Messieurs, leur répondit *Jacomin*, que l'âge & l'expérience avoient rendu sage & prudent, je vous suis si attaché, & fais tant de cas de votre mérite, que quand je ferois dans mon pays, comme je suis dans le vôtre, vous me trouveriez en ceci, comme en toute autre chose, disposé à faire tout ce qui peut vous être agréable. Le sacrifice de mon ressentiment me coûte d'autant moins, que vous êtes vous-mêmes intéressés dans l'insulte qui a été faite à la jeune Demoiselle confiée à mes soins. Vous saurez qu'elle n'est native, ni de Crémone, ni de Pavie, comme vous pouvez l'avoir imaginé; elle est votre compatriote, née à Fayance même, sans que celui

DE BOCACE. 115

qui me l'a remise en mourant, ni moi, ayons jamais pu découvrir de qui elle est fille.

Ils furent surpris d'apprendre que cette Demoiselle étoit de Fayance; & , après avoir remercié *Jacomín* de son honnêteté , ils le prièrent de leur dire par quelle aventure elle étoit tombée entre ses mains. *Gui de Cremona*, leur répondit-il , avec lequel j'ai long - temps porté les armes , étoit de mes intimes amis. Peu de jours avant sa mort, il me dit , que lorsque cette Ville fut prise par l'Empereur *Frédéric*, & livrée au pillage , il entra avec plusieurs de ses compagnons dans une maison que ceux qui l'occupoient venoient d'abandonner , & qu'il trouva pleine de richesses. Comme il en sortoit, il rencontra

sur un escalier cette fille , qui , dès qu'elle le vit , l'appella son père. Ce mot prononcé d'un ton tout-à-fait tendre , le toucha de compassion pour cette enfant. Elle pouvoit alors avoir deux ans : il la prit avec lui , en eût soin dès ce moment , & l'amena à Fano où il est mort. C'est-là qu'il m'a laissé cette fille avec tout son bien , en me chargeant de la marier quand il en seroit temps , & de lui donner tout ce qu'il m'a remis pour elle. Si je ne l'ai pas encore mariée , c'est parce que je n'ai point trouvé de parti qui me parût sortable ; mais je me donnerai des mouvemens pour en trouver bientôt , afin de ne plus l'exposer aux folies des jeunes-gens.

Le hasard voulut qu'il y eût dans la compagnie un certain *Guillemin*

qui, s'étant trouvé au saccagement de la ville de Fayance avec *Gui de Cremona*, savoit très-bien que la maison qui avoit été pillée, appartenoit à l'un des Assistans. Il s'approche alors du personnage; *Bernardino*, lui dit-il, avez-vous fait attention à ce que vient de dire *Jacomini*? La chose vous regarde en propre. J'en ai été frappé aussi bien que vous, répondit *Bernardino*, & je songeois dans ce moment à la petite fille que je perdis alors, & qui seroit aujourd'hui de l'âge de celle dont parle *Jacomini*. C'est assurément la vôtre, reprit *Guillemin* : n'en doutez pas; car il me souvient d'avoir autrefois entendu faire par *Gui de Cremona*, la description de la maison qu'il avoit pillée; &, d'après son récit, il m'a

toujours semblé que c'étoit celle que vous aviez. D'après cela , je suis persuadé que c'étoit votre fille qu'il emporta. Ne pourriez-vous point la connoître à quelque marque ? Voyez la , & je suis certain que vous la reconnoîtrez. *Bernardino* se ressouvint qu'elle devoit avoir une marque en forme de croix sur l'oreille gauche, provenant d'une louppe qu'il lui avoit fait couper quelque temps avant la prise de Fayance. Il pria alors *Jacomín* de lui faire voir cette Demoiselle , pour vérifier ce qui en étoit ; ce qui lui fut accordé sans délai. Aussi-tôt qu'il la vit , il crut voir le visage de sa femme , tant elle lui ressembloit : mais voulant quelque chose de plus décisif , il pria *Jacomín* de lui permettre de regarder de près l'oreille



gauché de la fille. Après en avoir obtenu la permission, il s'approche de la Demoiselle, lève ses cheveux, voit la croix : & ne pouvant plus douter que ce ne fût véritablement sa fille, il pleure de tendresse, & l'embrasse tendrement, malgré la petite résistance de la pupile, qui paroissoit honteuse de ce qui se passoit. Puis se tournant vers le Tuteur, c'est bien ma propre fille, lui dit-il, tout transporté de joie : oui, ce fut ma maison que pillâ *Gui de Crémone*. Ma femme fut si surprise & si alarmée, qu'elle oublia sa fille, & nous avions cru jusqu'à présent qu'elle avoit péri dans la maison, qui fut brûlée en grande partie après le pillage.

La Demoiselle entendant ce vénérable vieillard parler de la sorte, d'un

air vraiment attendri & passionné, ne douta point qu'il ne dît la vérité ; &, courant l'embrasser à son tour, elle mêla ses larmes aux siennes. *Bernardino* envoya incontinent quérir sa femme, ses autres enfans, & ses parens. Il leur montra sa fille, & leur raconta tout ce qui s'étoit passé. Il la mena ensuite dans sa maison, avec le consentement de *Jacomini*, où elle fut caressée de sa mere, de ses frères & de ses sœurs.

Le Commandant de la Ville, qui étoit un galant homme fort porté à rendre service aux honnêtes gens, ayant appris l'aventure, & sachant que *Jeannot*, qu'il tenoit prisonnier, étoit fils de *Bernardino*, & frère par conséquent de la Demoiselle qu'il avoit voulu enlever, donna un tour

favorable à l'affaire, racommoda les deux Rivaux, & engagea *Bernardino* à marier sa fille avec *Minguin* ; ce qui fut fait avec l'approbation générale de toute la parenté. *Crivel* & les autres prisonniers furent mis en liberté. *Minguin*, au comble de la satisfaction de posséder enfin celle qu'il adoroit, donna, le jour des nûces, une fête des plus magnifiques, dans la maison de son beau-père : il conduisit ensuite sa femme chez lui, & vécut toujours avec elle dans la plus parfaite union.





## NOUVELLE VI.

*L'heureuse rencontre.*

---

**L**A NOUVELLE de Madame *Néiphile* fit grand plaisir à la compagnie. Quand la REINE en eut fait l'éloge, elle commanda à Madame *Pampinée* de raconter la sienne. Cette Dame, avec son air ouvert & toujours riant, commença ainsi : Qu'il est fort & puissant ce petit Dieu qui nous fait aimer ! Quelle force & quel courage ne communique-t-il pas à ceux qu'il tient sous son empire, puisqu'il leur fait braver les plus

J. 5.

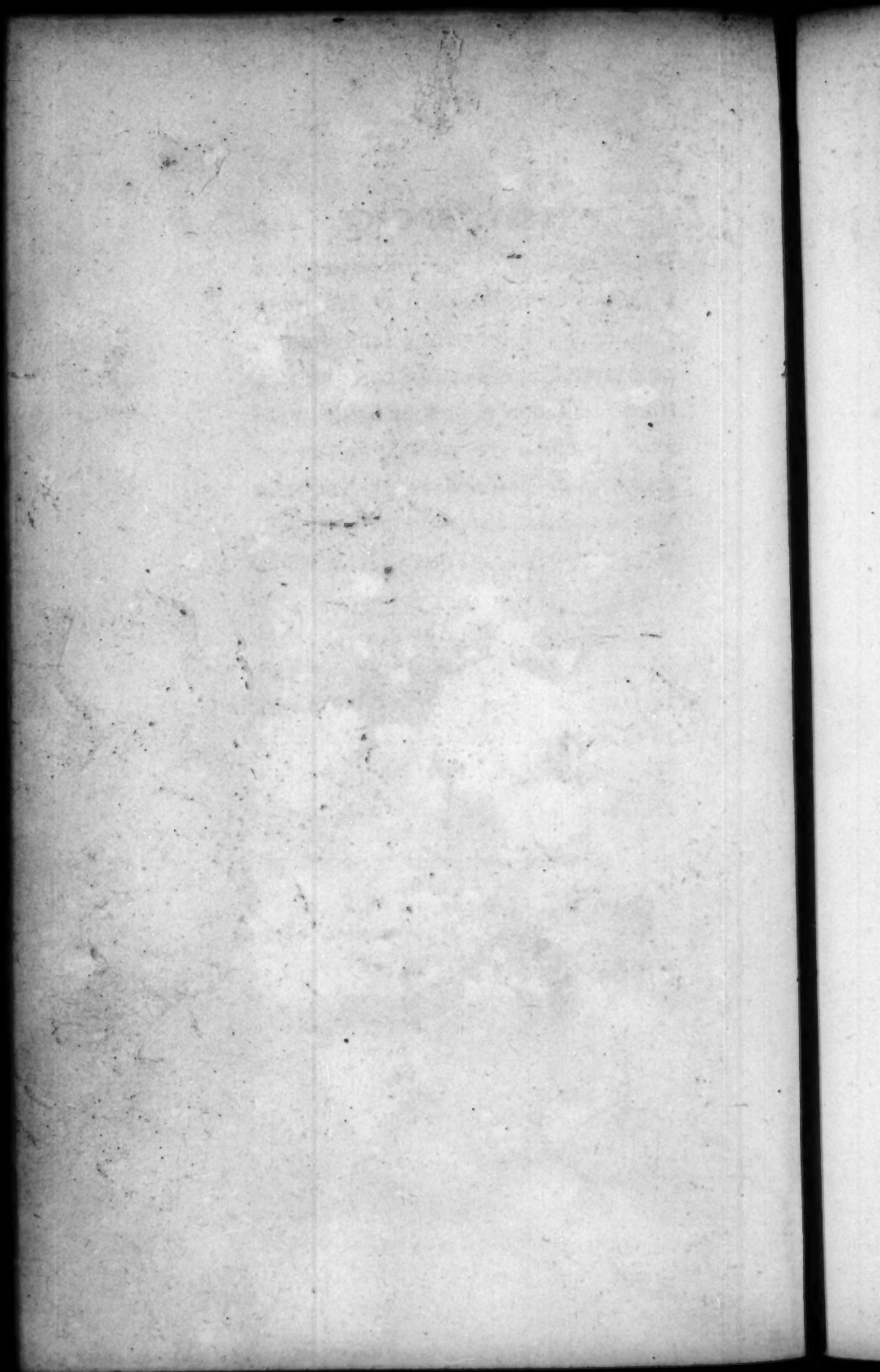
N. 6<sup>e</sup>



Gravelot inv.

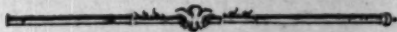
Vidal del.





CONTES DE BOCACE. 123

terribles dangers ! Les histoires qu'on a racontées aujourd'hui & les jours précédens , suffiroient , sans doute , pour nous convaincre de cette vérité ; mais il est bon d'en fournir de nouvelles preuves , & c'est ce que je me propose de faire dans la Nouvelle que vous allez entendre. Puisse-t-elle vous amuser autant que je le desirè !



DANS L'ISLE (a) D'ISCHIA , voisine de Naples , vivoit autrefois un bon Gentilhomme , nommé *Marin de Bolgalle*. Il avoit une fille jolie & tout-à-fait aimable , qui portoit le nom de

---

(a) Elle fait partie encore aujourd'hui du Royaume de Naples , & a environ six lieues de tour.

*Restitue*, dont un jeune habitant de l'isle de (a) Porcita, qui touche presque à l'autre, devint éperdument amoureux. Cet insulaire, appelé *Jean*, trouva le secret de s'en faire aimer, & d'avoir avec elle plusieurs rendez-vous de jour & de nuit, mais sans en obtenir d'autre faveur que quelques baisers. S'il arrivoit qu'il ne trouvât point de barque pour passer d'une isle à l'autre, plutôt que de manquer au rendez-vous, il faisoit la traversée à la nage; &, s'il étoit assez malheureux pour ne pouvoir joindre sa maîtresse, il s'en retournoit du moins avec la satisfaction d'avoir contemplé les murailles

---

(a) Cette isle est dans le golfe de Naples, peu éloignée de celle d'Ischia, & n'a qu'environ trois lieues de tour.

DE BOCACE. 125

de la maison qui la renfermoit. Cette maison lui paroissoit un temple, & sa maîtresse une divinité, digne des hommages de tous les cœurs sensibles à la vertu unie à la beauté.

Durant ce commerce amoureux, mais innocent, il prit envie à la belle, d'aller un jour d'été se promener sur la côte; &, se voyant toute seule, elle couroit de rocher en rocher, avec un couteau à la main pour détacher des huitres, & les manger. Il y avoit entre ces rochers une fontaine entourée de quelques arbrisseaux, qui y formoient un ombrage des plus agréables. La fraîcheur de ce lieu avoit invité plusieurs jeunes Siciliens, qui venoient de Naples, de s'y reposer. Aussi-tôt qu'ils virent cette jeune

filles, qui ne les appercevoit point encore, ils résolurent de l'emmener. Elle eut beau crier au secours, elle fut enlevée & portée dans leur barque; ils la traitèrent d'abord avec beaucoup d'égards, & tâchoient de la consoler; mais *Reslitue* pleuroit toujours. Arrivés en Calabre, on mit en délibération qui en jouiroit. Chacun vouloit l'avoir, & en jouir exclusivement, tant on la trouvoit jolie & intéressante. Grande contestation de part & d'autre. La jalousie les empêcha de pouvoir jamais s'accorder. Pour ne pas se brouiller entièrement, & éviter quelque malheur, on convint qu'elle ne seroit ni aux uns ni aux autres, & qu'on en feroit présent à *Frédéric* ( 1 ) Roi de Sicile, jeune Prince qu'on connoissoit fort friand



riend de ces sortes de morceaux; ce qu'ils exécutèrent aussi-tôt qu'ils furent arrivés à Palerme. Le Roi la trouva jolie, & fort à son gré, & accepta le présent avec joie. Mais comme il se trouvoit alors incommodé, il ordonna qu'on conduisît la Belle à une maison de plaisance, nommée la Cube, avec ordre de la bien traiter, & de la garder soigneusement jusqu'à ce qu'il se portât mieux.

Cependant l'enlèvement de *Reslitue* se répandit bien-tôt dans toute l'isle d'Ischia; mais on ne savoit point qui avait fait le coup. *Jean*, son amoureux, à qui il importoit plus qu'à tout autre de le découvrir, se donna toute sorte de mouvemens, pour savoir ce qu'elle étoit devenue,

& quels étoient ses ravisseurs. Il fit armer en diligence une frégate, & courut toutes les mers des environs, depuis la Minerve jusqu'à la Scalée, en Calabre, & ce fut là qu'il apprit qu'elle avoit été donnée au Roi, qui la faisoit garder à la Cube. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, désespérant de pouvoir jamais la posséder, ni peut-être la revoir. Cependant résolu d'attendre le dénouement de sa destinée, il renvoya sa frégate, dans le dessein de s'arrêter à Palerme, pour voir comment les choses tourneroient. Comme il n'étoit connu de personne, il se promena hardiment devant la maison de plaisance; & à force de passer & repasser, il arriva qu'il aperçut un jour *Restitue* à la fenêtre. Il s'approcha de plus près,

pour se faire voir à sa Maîtresse. Elle le vit en effet, & lui en marqua beaucoup de joie. Comme ce lieu étoit solitaire, & peu fréquenté, il s'approcha le plus qu'il lui fut possible, pour être à portée de lui parler, & se trouva assez près pour l'entendre & en être entendu. Alors la Belle, sans perdre le temps en discours inutiles, lui enseigna la manière dont il devoit s'y prendre, s'il vouloit la voir & l'entretenir de plus près, sans être apperçu. Il examina la situation du lieu qu'elle venoit de lui indiquer. Quand la nuit fut venue, & même fort avancée, il y retourna, grimpa sur un mur, entra dans le jardin; & par le moyen d'une antenne de vaisseau qu'il appuya contre la fenêtre, il s'introduisit dans la

chambre de sa Maîtresse, qui lui avoit désigné cette espèce d'échelle.

Comme elle prévoyoit qu'il ne lui seroit pas possible de garder longtemps son honneur, qui avoit déjà couru de si grands risques, elle se proposa de profiter de la circonstance, pour en faire le sacrifice à son Amant, persuadée que personne n'en étoit plus digne, & que cette complaisance pourroit le déterminer à la tirer de cette espèce de prison, où elle s'ennuyoit à mourir. A peine fut-il dans la chambre, qu'elle lui fit connoître ingénument ses intentions. L'Amant, au comble de la joie, lui promit de l'arracher de ces lieux, & de prendre si bien ses arrangemens, quand il l'auroit quittée, qu'il l'emmeneroit sans faute avec lui, à sa

seconde visite. Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, *Jean de Procide*, qui brûloit de goûter les plaisirs de l'amour, quitta ses habits, & se coucha auprès de sa maîtresse. Je vous laisse à penser les caresses qu'ils se prodiguèrent mutuellement. Les plaisirs dont ils s'ennivrèrent furent si vifs, qu'ils leur firent oublier tous leurs chagrins & le lieu où ils étoient, si bien que le sommeil les surprit se tenant encore l'un & l'autre étroitement embrassés.

Ils dormoient encore quand le Roi qui avoit été charmé de la beauté de *Restitue*, se trouvant assez bien rétabli, & se sentant certain appétit, partit à la pointe du jour avec peu de suite, pour aller la voir. Il ouvre tout doucement la porte de sa chambre,



& s'approche de son lit , un flambeau à la main , pour se donner le plaisir de la voir dormir. Dieu fait s'il fut surpris de la trouver entre les bras d'un homme. Il entra dans une si forte colère , qu'il en perdit la voix , & qu'il fut tenté de les poignarder tous deux ; mais , considérant qu'il étoit indigne , non-seulement d'un Roi , mais même d'un particulier , qui se pique d'honnêteté , de tuer deux personnes hors d'état de se défendre , il modéra la vivacité de son ressentiment , & résolut de les punir l'un & l'autre du supplice du feu. Dans ce projet , il s'éloigne du lit , s'avance vers la porte , appelle un de ses Gentilshommes , & lui demande ce qu'il pense de cette misérable créature , en qui il avoit fixé son affection , & s'il connoît le téméraire qui avoit osé

lui faire un pareil outrage dans son propre palais. Le Gentilhomme, sans s'expliquer sur le compte de la Belle, lui répondit qu'il ne se souvenoit point d'avoir jamais vu cet homme. Le Roi sort de la chambre, & ordonne que les deux Personnages soient liés tout nuds, tels qu'ils étoient, & conduits sur le champ, dans cet état, à Palerme, pour être attachés dos à dos à un poteau, dans la place publique, & subir le supplice du feu. Après cela il repartit pour Palerme, où il s'enferma dans sa chambre, le cœur plein de dépit.

Il est aisé de se représenter la douleur & la consternation de *Restitue* & de son Amant. Ils furent, suivant l'ordre du Roi, conduits à la ville, & attachés à un poteau, au

tour duquel on éleva le bûcher qui devoit les brûler vifs. On se figure les horreurs qu'ils dûrent éprouver à la vue des apprêts de leur supplice. Tout le peuple de Palerme accourut à ce triste spectacle. La jeunesse & la beauté de la Fille, que les hommes regardoient de préférence; la jolie figure & la douceur du Jeune homme, que les femmes s'empressoient d'examiner, excitoient la compassion de tout le monde; il n'étoit personne qui ne les jugeât dignes d'une plus heureuse destinée, & qui n'eût voulu les sauver. Mais la pitié publique n'adoucissoit pas le sort de ces pauvres victimes de l'amour, qui fondoient en larmes, & n'attendoient que le moment de leur mort.

Sur ces entrefaites *Roger Doria* (2).

homme célèbre par ses exploits militaires, & pour lors Amiral de Sicile, ayant appris l'aventure de ces Amans malheureux, eut envie de les aller voir. Il se rend au lieu de leur supplice, & fixe d'abord ses regards sur la fille qu'il trouve aussi jolie qu'on le lui avoit dit. Il envisage ensuite le jeune homme, & est fort étonné de le reconnoître. Ils s'approche, & lui demande s'il n'est pas *Jean de Porcide*. A cette question le patient leve la tête; & reconnoissant à son tour l'Amiral; je l'ai été jusqu'ici, lui répondit-il; mais il y a grande apparence que je ne le ferai bien-tôt plus. L'Amiral lui demanda encore quel accident l'avoit conduit là. L'amour & la colère du Roi, répondit le jeune homme. *Roger Doria* voulut con-

noître tous les détails de son aventure ; & , après les avoir appris de la bouche même du Patient , il se retira fort touché du malheur de ces infortunés. *Jean de Porcide* le rappella & le pria au nom de Dieu , de demander pour lui une grace au Roi. Qu'elle est-elle , répliqua l'Amiral , naturellement porté à l'obliger ? Je vois , monsieur , ajouta le jeune homme , que je vais bien-tôt mourir , & que je serai privé pour toujours de cette aimable personne qui va subir le même sort , & que j'ai aimée plus que ma vie : il me semble que je mourrois avec moins de regret , si le Roi permettoit que mon visage fût tourné vers le sien. Tu peux être tranquille , lui répondit l'Amiral en souriant ; je vais trouver



le Roi, & peut-être t'obtiendrai-je, la liberté de voir si long-temps ta maîtresse, que tu t'en lasserai. Puis se tournant vers les bourreaux & les archers, il leur commanda de surseoir à l'exécution, jusqu'à un nouvel ordre du Roi.

Ce brave militaire courut trouver le Monarque; &, quoiqu'il n'ignorât point qu'il étoit fort irrité : Sire, lui dit-il, oserois-je vous demander quel est le crime de ces deux jeunes gens que votre Majesté a condamnés à être brûlés vifs ? Le Roi lui ayant tout dit; je conviens, reprit l'Amiral, que la faute qu'ils ont commise mérite une grande punition; je ne trouverois même pas trop fort le supplice auquel ils sont condamnés, si tout autre que votre Majesté

avoit prononcé leur arrêt; mais de même que les crimes méritent punition, il me semble que les services doivent être récompensés. Connoissez vous bien ces deux criminels? J'ignore qui ils sont, répondit le Roi. Permettez-moi donc de vous les faire connoître, afin que vous jugiez vous-même que vous vous êtes laissé emporter trop loin par les mouvemens de votre colère. Pardonnez-moi la liberté que je prends; mais les grands Princes ne doivent point s'abandonner aussi facilement à l'impétuosité de leur passion : ils doivent tout examiner avant de prononcer. Votre Majesté en conviendra sans doute elle-même, quand elle saura que le jeune homme qu'elle veut faire brûler, est fils de *Landolfe de*

DE BOCACE. 139

*Procide*, propre frère de Messire *Jean de (3) Procide*, à qui vous devez la couronne; & que la jeune fille doit le jour à *Marin de Boulgare*, le même qui a empêché que vous ne fussiez détronné, & qui soutint à *Ischia* la gloire & la puissance de votre nom. Dailleurs ces jeunes gens s'aimoient depuis fort long-temps: c'est l'amour qui les a réunis. & non le dessein d'offenser votre Majesté. Ainsi, bien loin de les faire mourir, il me semble, Sire, que vous devriez les combler de bienfaits & d'honneurs.

Le Roi ne s'offensa point de la noble liberté avec laquelle lui avoit parlé l'Amiral; il l'en remercia au contraire, & parut seulement fâché d'avoir trop écouté son ressentiment. Il ordonna sur le champ qu'on fit

paroître devant lui les Amans ; & , après s'être convaincu par lui-même de la vérité de tout ce que l'Amiral lui avoit dit , il résolut de réparer le chagrin qu'il leur avoit fait , par des honneurs & par des dons dignes de sa générosité. Il commença par les faire habiller selon leur qualité ; & ne voulant pas faire les choses à demi , il les maria , les combla de présens magnifiques , & les renvoya chez eux , où ils furent reçus de leurs parens avec une joie extraordinaire , & où ils vécurent aimés & carressés de tout le monde , autant qu'ils s'aimoient & se carressoient eux-mêmes , ne songeant aux malheurs passés , que pour mieux sentir leur bonheur présent.

## NOTES.

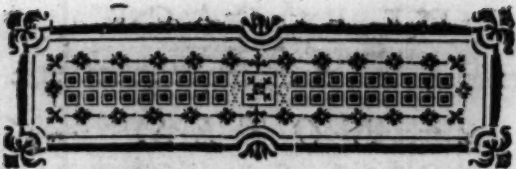
(1) C'EST de *Frédéric II*, élu Roi de Sicile par les peuples de cette île, le 15 Janvier 1296, que *Bocace* entend parler. Ce Prince étoit frère de *Jacques*, Roi d'Arragon.

(2) *Roger Doria* étoit effectivement Amiral de Sicile, sous le règne de *Frédéric II*. Sa famille, qui subsiste encore, & qui dès-lors étoit très-ancienne, avoit occupé les premières charges de la République de Gênes, d'où elle tire son origine. Les *Doria Pamphile*, établis à Rome, forment aujourd'hui la branche la plus distinguée de cette illustre maison.

(3) Le *Jean de Procida* dont il s'agit dans cette Nouvelle, est le neveu du célèbre Sicilien du même nom, qui délivra sa Patrie du joug des François, l'an 1282, & dont nous avons parlé dans les notes de la Nouvelle VI, de la II. journée.







## NOUVELLE VII.

*Les Amans réunis.*

---

**L**ES DAMES, en écoutant le récit de cette Nouvelle, étoient dans des tranfes mortelles, dans la crainte que les amans ne fussent brûlés; mais leur inquiétude fit place à la joie, quand elles les virent échappés au supplice qui les avoit long-temps menacés. Dès que cette Histoire fut achevée, la REINE, pour ne pas perdre de temps, commanda à madame *Laurette* de dire la sienne. Cette Dame prit aussi-tôt la parole, & dit d'un air tout-à-fait gracieux :

Du

J. 5.

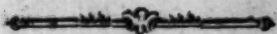
N. 7.



Cochin inv.

Vidal del.





DU TEMPS DE *GUILLAUME*, Roi de Sicile, il y avoit dans ses Etats un gentilhomme connu sous le nom de messire *Emeri*, Abbé de Trapani, qui jouissoit d'une fortune considérable. Comme il avoit un grand nombre d'enfans, il lui falloit beaucoup de domestiques. C'est ce qui le déterminâ à acheter plusieurs jeunes esclaves, que certains corsaires Génois, nouvellement arrivés du Levant, avoient pris sur les côtes d'Arménie. Parmi ces jeunes esclaves, qu'il croyoit être Turcs d'origine, & qui ressembloient tous à des bergers, il y en avoit un qui paroissoit plus gentil que les autres, & dont la physionomie avoit quelque chose de distingué.

Cet enfant, nommé *Théodore*, quoique toujours esclave, fut élevé & nourri avec les enfans de messire *Emeri*. A mesure qu'il grandissoit, il développoit des sentimens & des manières qui ne sont pas ordinaires à des esclaves. En un mot, il fut si bien plaire à son maître, qu'il l'affranchit; &, persuadé qu'il étoit Turc, il le fit baptiser, lui donna le nom de *Pierre*, & le fit son Intendant.

Messire *Emeri* avoit une fille nommée *Violante*, qui à beaucoup d'honnêteté, joignoit une figure des plus intéressantes. Elle étoit dans cet âge heureux où l'on commence à éprouver le besoin d'aimer. Souffrant de ce que son père ne songeoit point à la marier, elle devint amoureuse de



*Pierre*, & lui auroit déclaré bien volontiers son amour, si la pudeur ne l'eût arrêtée. Les égards qu'elle avoit pour ce jeune affranchi, joints aux heureuses qualités dont la Nature l'avoit pourvue, avoient fait naître dans le cœur de celui-ci une inclination pour elle qui ne tarda pas à devenir une passion dans toutes les règles. *Pierre* n'étoit heureux, que lorsqu'il pouvoit lui parler ou la voir. Cependant il n'osoit lui faire connoître ses sentimens, & avoit sur-tout grand soin de ne rien faire, ni de ne rien dire qui pût les laisser appercevoir à qui que ce fût de la maison. Comme il étoit moins attentif sur lui-même, quand il se trouvoit avec *Violante*, cette fille n'eut pas de peine à démêler son amour, à travers

le respect & la réserve dont il le couvroit. Pour l'enhardir, elle lui témoigna dès-lors par ses regards, qu'elle n'étoit point fâchée des soupirs qui lui échappoient devant elle, & des coups-d'œil qu'il ne cessoit de lui donner. Malgré cela, ils s'en tinrent au langage des yeux, quoiqu'ils eussent désiré l'un & l'autre, de pouvoir s'en expliquer librement. La fortune eut enfin pitié de leur cruelle situation; elle leur fournit une occasion favorable pour bannir la crainte, & les porter à se déclarer sans gêne l'amour dont ils brûloient l'un pour l'autre.

Messire *Emeri* avoit, à une demi-lieue de Trapani, une fort belle maison de campagne, où sa femme, sa fille & d'autres dames, alloient

souvent faire des parties de plaisir. Cette dame y mena un jour *Pierre*, avec la compagnie ordinaire. On étoit sur le point de retourner à la ville, lorsque le ciel se couvrit tout-à-coup de nuages, comme il arrive assez souvent en Été; tout annonçoit un grand orage. Madame *Emeri*, & ses compagnes, craignant que le mauvais temps ne les retînt là plus qu'elles ne voudroient, prirent le parti de se mettre vite en chemin, pour se rendre à Trapani. On marchoit à grand pas; mais le jeune homme & la demoiselle alloient beaucoup plus vite, plus animés par l'amour qui les avoient réunis, que par la crainte de l'orage. Ils devancèrent la compagnie de si loin, qu'on les avoit déjà perdus de vue, lorsqu'après plusieurs

grands coups de tonnerre , il survint une grosse grêle , qui obligea la mère , & les autres dames , de se retirer dans la chaumière d'un laboureur. *Pierre & Violante* , au défaut de tout autre asyle , se réfugièrent dans une vieille masure délabrée , entièrement délaissée , où il ne restoit qu'un morceau de toit , sous lequel ils se mirent à couvert , ferrés l'un contre l'autre , à cause du peu d'espace respecté par la grêle. Ce voisinage dont ils se félicitoient intérieurement l'un & l'autre , rassura leurs cœurs amoureux , & leur donna occasion de s'expliquer clairement. L'Amant parla le premier. Que j'ai d'obligation , dit-il , à cette grêle , & que je serois charmé qu'elle durât , s'il étoit possible, une éternité , pour être ainsi à côté de vous ! Je vous

avoue que je n'en serois pas non plus  
 fâchée, répondit la Demoiselle. *Pierre*  
 alors de lui prendre la main , de la  
 lui serrer , de la couvrir de baisers ,  
 & la Belle de répondre à ses caresses  
 par des caresses encore plus tendres ;  
 ils s'embrassèrent , colèrent leurs  
 bouches brûlantes l'une contre l'autre,  
 & se prodiguèrent tout ce que l'amour  
 a de plus délicieux , pour se consoler  
 du mauvais temps qui duroit tou-  
 jours. Je n'entrerai point dans le dé-  
 tail de tous les plaisirs qu'ils goûtè-  
 rent dans ce tête-à-tête solitaire : il  
 me suffit de dire que l'orage ne se  
 dissipa point , sans qu'ils n'eussent  
 joui de tout ce que l'amour peut  
 offrir à deux cœurs également pas-  
 sionnés & d'intelligence , & sans  
 qu'ils n'eussent pris des mesures



pour renouveler dans la fuite leurs jouissances. L'orage ayant cessé, ils reprirent le chemin de la Ville, attendirent aux barrières le reste de la compagnie, & se rendirent tous ensemble à la maison.

Les deux Amans s'étoient trop bien trouvés du jeu de la masure pour ne pas saisir les occasions de le répéter, Elles se présentèrent plusieurs fois, & ils en profitèrent sans que personne pût s'en douter. Ils y revinrent si souvent, que la Demoiselle devint grosse; ce qui les chagrina beaucoup l'un & l'autre. *Violante* fit son possible, mais inutilement, pour détruire son fruit, tant elle redoutoit les reproches de ses parens. *Pierre*, non moins affligé de cet accident, voyant qu'il y alloit de sa

vie , résolut de s'enfuir , & s'en ouvrit à sa maîtresse. Si tu t'en vas , lui dit-elle , mon parti est pris , je me tue. — Que veux-tu donc que je devienne , ma chère amie ? Ta grossesse va découvrir notre intrigue : on pourra pardonner ta foiblesse , mais que deviendrai-je ; moi qui ne suis qu'un misérable , qu'aucune considération ne peut faire pardonner ? Je ne puis manquer d'être la victime du juste ressentiment de ton père. — Ma faute ne peut demeurer long-temps cachée : j'en conviens ; mais sois assuré , mon cher ami , que si tu es aussi secret que moi , on ne saura jamais que tu y aies eu la moindre part ; tu peux compter là-dessus comme sur mon amour. — A ces conditions , reprit

l'Amoureux , je demeure ; mais sou-  
venez-vous bien de votre promesse.

*Violante*, voyant que sa taille s'ar-  
rondissoit tous les jours , & qu'il  
lui étoit impossible de cacher plus  
long-temps son état , le découvrit à  
sa mère , & la supplia , les larmes  
aux yeux , de la sauver. La mère,  
au désespoir de ce qu'elle venoit  
d'apprendre , accabla sa fille de re-  
proches & d'injures , & voulut savoir  
quel étoit le complice de sa faute. La  
Fille qui s'étoit précautionnée pour ne  
pas compromettre son Amant , lui dé-  
bita un mensonge , qui fut pris pour  
la vérité ; & , sous quelque prétexte  
plausible , elles partirent toutes deux  
pour la campagne. Le terme des  
couches étant venu , la Belle ressen-  
tit bientôt les premières douleurs de

l'enfantement. Pendant qu'elle étoit dans les efforts, & qu'elle jettoit les hauts cris, son père qui revenoit de la chasse, entra dans la maison pour se délasser, & entendant sa fille qui crioit douloureusement, courut aussitôt vers sa chambre. Il rencontre sa femme, & lui demande ce que c'est. Celle-ci, fort étonnée de le voir, & considérant qu'il ne lui serviroit de rien de dissimuler, se vit forcée de lui conter l'aventure de sa fille, de la manière qu'elle l'avoit apprise d'elle : mais lui, moins crédule & moins indulgent que sa femme, répondit incontinent qu'il étoit impossible que *Violante* ne connût point l'auteur de sa grossesse ; qu'absolument il vouloit savoir la vérité ; qu'il ne feroit grace à sa fille, qu'autant qu'elle la lui

diroit ; qu'autrement elle pouvoit se disposer à mourir sans miséricorde. La mère fit de son mieux pour appaiser son mari , & pour l'engager à se contenter de ce qu'elle lui avoit dit. Mais tout fut inutile : il s'approche , l'épée à la main , de sa fille , qui , pendant ce dialogue , avoit mis au jour un garçon ; & , sans pitié pour son état , il lui dit qu'il falloit ou se résoudre à mourir sur l'heure ou à lui déclarer le père de l'enfant. La peur de la mort porta *Violante* à trahir son Amant : elle avoua tout , mais non sans avoir long-temps combattu. *Eméri* devint si furieux , en apprenant le nom du complice , qu'il dit cent injures à sa fille , & qu'il eut bien de la peine à s'empêcher de lui passer son épée au travers du corps. Il remit



à un autre moment sa vengeance. Après avoir exhalé une partie de sa colère en imprécations, il remonte à cheval, & s'en retourne à Trapani. Son premier soin, en arrivant, fut d'aller trouver Messire *Conrard*, qui rendoit alors, au nom du Roi, la justice dans cette Ville. Il lui porta plainte contre *Pierre*, qui fut arrêté sur le champ. On le mit à la question pour avoir son aveu; les tourmens lui firent tout avouer. Ce malheureux fut condamné à être pendu, après qu'il auroit été préalablement fouetté dans tous les carrefours de la Ville. Cet arrêt mit la joie dans le cœur d'*Emeri*; mais il ne satisfaisoit point sa vengeance. Il voulut se défaire en un même jour, & de sa fille & de son affranchi, & de leur enfant,

Dans ce noir dessein , il mêle du poison dans du vin , & le remet avec une épée nue entre les mains d'un domestique fidèle : va , lui dit-il , va trouver *Violante* , & dis lui de ma part d'opter sur l'heure entre ces deux genres de mort , ou de fer ou de poison , sinon que je lui ferai subir publiquement le supplice qu'elle mérite. Quand tu te seras acquitté de cette commission , tu prendras l'enfant qu'elle a mis au monde , tu lui briseras la tête contre le mur , & tu le jetteras ensuite à la voirie. Le barbare ! . . . Le domestique , plus prompt au mal qu'au bien , partit incontinent , sans montrer la moindre répugnance.

Cette atrocité devoit être commise le jour même , & c'étoit celui de

# DE BOCACE. 157

l'exécution de *Pierre*. On avoit été le prendre dans son cachot, & il avoit déjà reçu cent coups de fouet, lorsqu'en le menant au lieu du supplice : on le fit passer devant une fameuse Auberge où étoient alors trois Arméniens de distinction, que leur Roi envoyoit à Rome, pour négocier auprès du Pape une affaire de grande importance. Ils se proposoient de passer quelques jours dans cet endroit, où tous les Gentilshommes de la Ville s'empressoient de leur faire la cour. Ces Ambassadeurs entendant venir le criminel, se mirent à la fenêtre pour le voir. Il étoit nud de la ceinture en haut, & avoit les mains attachées derrière le dos. *Phinée*, l'un des Ambassadeurs, vieillard vénérable & fort considéré, le regardant avec

attention , apperçut sur son estomach une grande marque rougeâtre , de celles que la Nature fait , & que les Dames appellent ici des *roses* & des *envies*. Cette marque lui rappella aussi-tôt le souvenir d'un de ses enfans , que des Corsaires lui avoient enlevé il y avoit quinze ans , sur la mer de Laïazzo : il n'en avoit eu depuis aucunes nouvelles. Il jugea que s'il vivoit encore , il seroit à-peu-près du même âge que le Patient. Cette double ressemblance lui fit penser que ce pourroit bien être son fils lui-même. Pour éclaircir son doute , il imagina de l'appeller par son nom de *Théodore*. *Pierre* , s'entendant nommer , lève incontinent la tête. Les Sergens s'arrêtent , par respect pour l'Ambassadeur , qui demande

demanda alors au patient , d'où il est  
 & quel est son père. Je suis d'Armé-  
 nie , répondit *Pierre* , fils d'un nom-  
 mé *Phinée* , & j'ai été conduit ici  
 par je ne fais quelles gens. *Phinée* ne  
 doutant plus , après cette réponse ,  
 que ce ne fût son fils , courut l'em-  
 brasser , suivi de ses collègues , au  
 milieu des exécuteurs & des sergens  
 qui l'escortoient. Il le couvrit d'un  
 riche manteau , & obtint de l'Offi-  
 cier , qu'on suspendroit l'exécution  
 jusqu'à nouvel ordre. Il avoit appris,  
 par la voie publique , le sujet pour  
 lequel ce malheureux avoit été con-  
 damné à être pendu. Suivi des autres  
 Ambassadeurs & de tous les Seigneurs  
 de sa suite , il alla trouver Messire  
*Conrard*. Celui , lui dit-il , que vous



avez condamné comme esclave , est libre ; c'est moi qui suis son père , & il est prêt à épouser celle qu'on prétend qu'il a séduite. Ayez donc la complaisance de faire surseoir à l'exécution , jusqu'à ce qu'on ait su les intentions de la Demoiselle , afin que si elle l'accepte pour son époux , on ne puisse point vous reprocher d'avoir jugé contre l'esprit de la Loi. Le Gouverneur , surpris d'apprendre que celui qui avoit toujours passé pour esclave fût fils de l'Ambassadeur , eut honte de la trop grande précipitation qu'il avoit montrée dans cette affaire ; reconnut que *Phinée* avoit raison , & lui accorda ce qu'il demandoit. Il envoya chercher *Éméri* , à qui il conta ce qui venoit de se

passer. Celui-ci, fort étonné de l'événement, ne doutant pas que les ordres barbares qu'il avoit donnés, n'eussent été exécutés, se reprocha amèrement d'avoir été si vite, & envoya néanmoins sur le champ un autre homme à toute bride, pour en empêcher l'exécution, s'il en étoit encore temps. Le courier arriva par bonheur assez tôt; il trouva le domestique à côté du lit de *Violante*, tenant l'épée d'une main, & le poison de l'autre, occupé à presser cette infortunée à se décider de mourir par l'un ou par l'autre. Il lui signifia les nouveaux ordres de son maître, & *Violante* en fut quitte pour la peur. Son bourreau partit incontinent avec le courier qu'on lui avoit dépêché,

& rendit compte à son maître de ce qui s'étoit passé.

*Éméri*, au comble de sa joie, va trouver l'Ambassadeur *Phinée*, s'excuse du mieux qu'il peut de la dureté qu'il avoit exercée contre son ancien esclave, lui en demande mille pardons, & l'assure que si *Théodore* veut épouser sa fille, il sera enchanté de la lui donner. *Phinée* accueillit avec amitié ses excuses, & lui dit qu'il vouloit si bien que son fils épousât sa fille, qu'en cas de refus de sa part, il consentoit que l'arrêt eût son entière exécution. Les deux pères ainsi d'accord, allèrent trouver *Théodore* qui n'étoit pas encore revenue des frayeurs de la mort. A peine lui eurent-ils annoncé qu'il ne tenoit qu'à lui d'avoir

*Violante* pour femme, qu'il oublia tous ses maux pour faire éclater sa joie. Il répondit qu'il ne demandoit pas mieux, & qu'il alloit être, par cette faveur, le plus heureux des hommes. On envoya pareillement savoir de *Violante*, si elle vouloit *Théodore* pour époux. La Belle, qu'on avoit instruite de tout ce qui étoit arrivé, passa de la douleur à la plus vive satisfaction, & répondit qu'en ne pouvoit pas lui faire un plus grand plaisir que de l'unir à *Théodore*. Tout étant ainsi disposé, le mariage fut arrêté le même jour, & consacré par une fête des plus brillantes, au grand contentement de tous les citoyens. La célébration des nœces fut remise au retour de *Phinée*, qui ne pouvoit

différer plus long-temps son départ pour Rome. *Violante*, qui avoit donné une nourrice à son enfant, ne tarda pas à se rétablir, & redevint plus belle que jamais. Elle fut à peine relevée de ses couches, que *Phinée* fut de retour de Rome. Elle s'empressa de lui rendre les devoirs qu'on doit à un beau-père. L'Ambassadeur charmé d'avoir une bru si belle & si honnête, la traita comme sa propre fille, & fit célébrer ses nœces avec une magnificence dont on n'avoit pas vu d'exemple depuis long-temps. Quelques jours après, il remonta sur sa galère, emmenant avec lui son fils, sa belle-fille & leur enfant. Ils arrivèrent à (a) Lajazze, sans aucun

---

(a) Laiafle ou Lajazze est une ancienne



DE BOCACE. 165

accident, où les deux époux coulèrent  
une vie tranquille & délicate dans  
le sein de l'amour.

---

ville de Turquie, dans la partie orientale de  
la Natolie, vers les confins de la Syrie, qui  
a donné son nom à la partie de la mer qui  
borde la côte sur laquelle elle se trouve  
assise.





## NOUVELLE VIII.

*L'Enfer des Amantes cruelles.*

---

AUSSI-TÔT que Madame Laurette eut cessé de parler, Madame Philomène, par ordre de LA REINE, prit la parole, & commença ainsi : si la compassion, MES AIMABLES DAMES, est une vertu qu'on loue beaucoup dans notre sexe, la cruauté en revanche est un vice qu'on ne nous pardonne point, & que la justice divine punit toujours rigoureusement. C'est ce que je vais vous faire voir par une nouvelle aussi touchante qu'agréable, afin que vous apprenniez, par cet exemple, à n'être point cruelles.

J. 5.

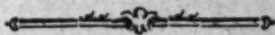
N. 8.<sup>e</sup>



Gravelot inv.

Vidal del.





IL Y AVOIT autrefois à Ravenne ;  
ville très-ancienne de la Romagne ,  
un grand nombre de Gentilshommes ,  
parmi lesquels on distinguoit un jeune  
homme nommé *Anastase des Honnêtes*  
qui , par la mort de son père , & celle  
d'un de ses oncles dont il avoit hérité ,  
se trouvoit puissamment riche. Il étoit  
déjà dans l'âge de se marier , lorsqu'il  
devint amoureux d'une jeune fille de  
messire *Paul des Traversaires* , d'une  
maison bien plus ancienne & plus il-  
lustre que la sienne. Il ne désespéra pas  
néanmoins de s'en faire aimer , &  
mit tout en usage pour lui plaire ;  
mais il eut la douleur de voir ses  
soins mal accueillis ; on ne lui tenoit  
compte de rien ; & plus il étoit



attentif à faire sa cour , plus la Belle se montrait dédaigneuse. Elle étoit si sottement fière de sa naissance , qu'elle eût cru s'avilir en aimant un homme d'une noblesse moins ancienne que celle de sa maison. Aussi *Anastase* ne put-il jamais parvenir à se rendre agréable à ses yeux ; il suffisoit qu'il parût désirer une chose , pour qu'elle la refusât. Ces rigueurs soutenues désespéroient le jeune homme , au point qu'il lui vint plusieurs fois dans l'idée de se donner la mort. Il l'auroit même fait , s'il n'eût cru flater par là son inhumaine. Il crut donc qu'il feroit mieux de l'abandonner , de ne plus penser à elle , ou de n'y penser que pour tâcher de la haïr. Vain projet : un cœur fortement épris ne

renonce pas facilement à l'objet qui l'a enflammé; plus il trouve de résistance, plus le feu qui l'agite devient violent.

*Anastase* ne pouvant donc se détacher de l'ingrate, continue ses folles dépenses, & ses assiduités. Ses parens, qui voyoient dépenser inutilement son bien & sa santé, lui représentèrent son extravagance, & lui conseillèrent de quitter Ravenne, jusqu'à ce que l'absence l'eût guéri d'une passion qui ne pouvoit manquer de le ruiner, & peut-être de le conduire au tombeau.

Ce malheureux amant ne put prendre de long-temps sur lui de suivre un avis aussi sage; mais enfin pressé, sollicité par tous ses amis, il leur promit de s'éloigner de Ravenne, & fit de grands préparatifs de voyage, comme s'il eût été question d'aller

en France, ou en Espagne, ou dans quelque autre pays éloigné. Quand tout fut disposé, il part avec quelques uns de ses amis, & s'en va à une campagne, nommée *Chiarcio*, qui n'est qu'à une lieue & demie de Ravenne. Il y fit dresser plusieurs tentes qu'il meubla magnifiquement, & dit à ses amis qu'il vouloit demeurer là, & qu'ils pouvoient retourner à la ville, s'ils le jugeoient à propos. Fixé dans ce lieu champêtre, il ne songea qu'à mener une vie joyeuse, faisant plus de dépense que jamais, & tenant table ouverte à tous allans & venans. C'étoit tous les jours nouvelle compagnie, & nouveaux plaisirs.

Pendant qu'il cherchoit ainsi à dissiper son chagrin, loin de l'objet qui le causoit, un Vendredi, du

## DE BOCACE. 171

commencement de Mai, qu'il n'avoit personne, & qu'il se promenoit, accompagné de quelques domestiques, les cruautés de sa maîtresse lui revinrent dans l'esprit, & l'occupèrent si fort, qu'il ordonna à ses gens de le laisser seul, pour pouvoir rêver plus à son aise. Sa rêverie le mena insensiblement jusques dans un bois planté de pins. Il avoit fait plus d'un quart de lieue dans cette forêt, sans s'en appercevoir, & l'heure du dîner étoit déjà passée, lorsque tout occupé de celle qu'il aimoit, il crut entendre la voix d'une femme qui pouffoit des plaintes & des cris douloureux. Ce bruit l'arrache à sa profonde rêverie : il lève la tête, prête une oreille attentive, & est fort surpris de voir que les cris partent du milieu du bois. Il

le fut bien davantage , lorsqu'après avoir porté ses regards de tous côtés , il vit venir à lui , à travers des broussailles , une belle & jeune femme nue , échevelée , ayant le bas de son corps déchiré , & sanglant , poursuivie par deux gros mâtins qui la mordoient presque à chaque moment , & dont l'approche lui faisoit jeter des cris lamentables. Un moment après , il vit paroître un cavalier fort bazané , monté sur un cheval noir , le visage enflâmé de colère , tenant une lance à la main , courant après elle , l'accablant d'injures , & la menaçant de la tuer. Ce spectacle remplit tout à la fois le cœur d'*Anastase* d'étonnement , d'horreur & de pitié. Ému de compassion pour cette femme , son premier mouvement fut de la secourir ; mais



se trouvant sans armes, il coupe une branche d'arbre, & se met au devant des chiens. Le Cavalier lui cria de loin, *Anastase*, c'est vainement que tu voudrois défendre cette méchante femme; il faut qu'elle subisse la punition qu'elle mérite. Dans ce même moment les chiens l'ayant saisie par les flancs, la renversèrent à terre. Le Cavalier descend presque aussitôt de cheval, & s'approche de cette infortunée. J'ignore qui vous êtes, lui dit *Anastase*, & d'où vous me connoissez; mais je ne saurois m'empêcher de vous dire que c'est une grande lâcheté à un homme armé de vouloir tuer une femme nue, & sans défense, & de la faire ainsi chasser comme une bête féroce. Vous avez beau vouloir m'arrêter, je la défendrai

de routes mes forces , dût-il m'en coûter la vie. Tu sauras , mon cher *Anastase* , répliqua le Cavalier , que je nâquis dans la même Ville que toi ; & je me souviens que tu étois encore bien jeune , lorsque tu fus nommé *Gui des Anastases*. Tu sauras aussi que j'étois alors plus amoureux de cette femme , que tu ne l'es aujourd'hui de la fille de *Paul des Traversaires*. Elle me traita si cruellement , & avec tant de fierté , que je me tuai de désespoir du même javelot que tu vois , & je fus condamné aux enfers. Cette ingrante ne jouit pas long-temps du plaisir que lui causa ma mort : elle mourut bientôt après ; & parce qu'elle ne s'étoit point repentie de m'avoir traité avec tant de rigueur & de cruauté , elle fut damnée aussi bien que moi.

## DE BOCACE 173

moi. Il nous a été imposé pour peine, à elle de fuir devant moi, & à moi qui l'ai tant aimée pendant ma vie, de la poursuivre comme ma plus grande ennemie, dans l'équipage où tu me vois. Toutes les fois que je l'atteins, je la perce de cette lance, je lui arrache le cœur, ce cœur qui fut toujours dur & insensible pour moi, & j'en fais ensuite la curée à ces chiens, comme tu vas le voir dans un moment. Cette opération faite, il plaît à la justice divine de la ressusciter un moment après : alors elle se relève, recommence à fuir tout de nouveau ; & moi, précédé de ces gros mâtins, je continue à la poursuivre. Tous les Vendredis à la même heure, je l'atteins ici où je lui fais subir le supplice dont je viens de

*Tome V.*

M

5

parler. Ne pense pas que nous soyons en repos les autres jours : je ne cesse point de la suivre , & je l'éventre dans tous les lieux où elle a fait ou machiné quelque chose contre moi. De son plus tendre ami , je suis devenu son persécuteur & son bourreau : ce qui durera autant d'années qu'elle m'a fait souffrir de mois. Laisse-moi donc exécuter la volonté du Souverain vengeur du crime , & ne t'avise point d'y mettre obstacle , parce que tes efforts seroient inutiles , & qu'il pourroit t'en mal arriver. *Anastase* entendant un pareil discours , sentit plusieurs fois ses cheveux se dresser sur sa tête. Les derniers mots surtout l'intimidèrent si fort , qu'il recula de frayeur. Il s'arrêta toutefois pour voir ce qui arriveroit ; &

frémissant d'horreur , il vit le Cavalier tenant sa lance en arrêt , fondre comme un lion enragé sur cette malheureuse qui , à genoux & les mains levées vers le ciel , lui demandoit à grands cris miséricorde. Il lui enfonça de toute sa force sa lance dans l'estomach , & la perça d'outre en outre. Il lui ouvrit ensuite le sein , lui arracha le cœur & les entrailles , & les jeta aux chiens affamés qui les dévorèrent incontinent. Un moment après, cette jeune victime se relève & se remet à fuir du côté de la mer , les chiens toujours attachés à sa poursuite. De son côté , le Cavalier remonte à cheval , & court de nouveau après elle avec tant de vitesse , qu'*Anastase* les eut bientôt perdus de vue.



Il est aisé de se figurer la situation où un pareil spectacle dut le plonger. Son cœur étoit partagé entre l'horreur & la compassion. Revenu à lui-même, il pensa que cette aventure pourroit lui être utile , puisque la scène s'en renouvelloit tous les Vendredis. Il en remarqua le lieu , & s'en retourna chez lui tout pensif.

Deux ou trois jours après , il envoya quérir à Ravenne plusieurs de ses parens & de ses amis. Vous m'avez longtemps pressé , leur dit-il , de ne plus songer à l'inhumaine qui me déteste , & de cesser les folles dépenses que j'ai faites à son sujet ; me voilà enfin une fois pour toutes , prêt à suivre votre conseil , si vous voulez m'accorder la grâce que je vais vous demander : c'est d'engager Messire *Paul*

*des Traversaires*, sa femme, sa fille, & autant de leurs parens qu'il sera possible, à venir dîner dans ma solitude Vendredi prochain. Je vous ferai connoître ce jour-là les raisons qui m'engagent à les attirer chez moi. La chose paroissant facile aux amis d'*Anastase*, ils lui promirent de lui donner cette satisfaction, & ne furent pas plutôt retournés à la Ville, qu'ils se mirent en devoir de la lui procurer. La Demoiselle seule, fit quelque difficulté; cependant elle se laissa gagner par les autres Dames qui devoient être de la partie.

Pendant ce temps-là, *Anastase* avoit fait dresser des tentes dans le bois planté de sapins. La table fut mise précisément vis-à-vis l'endroit où s'étoit passée la scène effrayante

dont il avoit été témoin. Il plaça les convives de manière que sa maîtresse se trouvât la plus à portée de voir ce spectacle. Le repas fut des plus magnifiques & des plus somptueux. Il étoit déjà fort avancé lorsqu'on entend des cris plaintifs poussés par une femme. Tout le monde est étonné, & chacun demande ce que c'est. Les cris redoublent : on se lève, on regarde de tous côtés, & bientôt on apperçoit la jeune fille poursuivie par les chiens & par le Cavalier. D'abord grandes menaces de la part des spectateurs contre les chiens, & ensuite contre l'homme qui sembloit les exciter ; mais celui-ci leur ayant parlé comme à *Anastase*, les fit non-seulement reculer, mais les glaça de surprise & de crainte, lorsqu'il renouvela

en leur présence ce qui s'étoit passé le Vendredi précédent. Les Dames de la compagnie, dont plusieurs étoient parentes, soit du Cavalier, soit de la jeune Fille, & qui se souvenoient encore de l'amour malheureux & de la triste fin du jeune homme, furent aussi touchées de ce spectacle douloureux que si elles en eussent été le sujet. Mais il n'y en eut point qui le fût autant que la maîtresse d'*Anastase* : elle avoit tout vu & n'avoit perdu aucune parole du récit du Cavalier. Il lui fut facile de juger que cette aventure l'intéressoit plus que tout autre, en se rappelant la dure insensibilité avec laquelle elle avoit reçu les soins & les assiduités d'un jeune homme qui l'adoroit. Elle en fut si frappée, qu'il lui sembloit déjà qu'elle fuyoit

devant lui, & que les chiens la poursuivoient & lui déchiroient les fesses. Elle passa le reste du jour dans de profondes rêveries, & la nuit dans de cruelles appréhensions : enfin elle ne put recouvrer sa tranquillité, qu'après s'être reprochée son inhumanité, & s'être résolue à passer de la haine à l'amour. Elle ne s'en tint point là. A peine fut-il jour, qu'elle envoya secrètement à *Anastase* une servante qui avoit sa confiance, pour le prier de la venir voir, & l'assurer qu'elle étoit décidée à le payer du plus tendre retour. *Anastase* s'étant rendu à l'invitation, la Belle lui dit d'un air passionné, qu'elle étoit prête à faire tout ce qui pourroit lui être agréable. Le jeune homme répondit qu'il étoit enchanté de ses nouveaux sentimens,



DE BOCACE. 189

& que comme ses intentions avoient toujours été honnêtes , il ne vouloit rien d'elle que par la voie du mariage. La Demoiselle , qui ne demandoit pas mieux , admira sa générosité , & se chargea d'en faire elle-même la proposition à son père & à sa mère , qui consentirent de bonne grace à cette union. Les nûces furent célébrées bientôt après , & les deux époux vécurent long-temps ensemble & dans la plus parfaite intelligence. Tel fut l'heureux effet de cette peur ; mais le plus remarquable de l'histoire , c'est que depuis cette aventure , les Dames de Ravenne furent plus douces, plus sensibles, & beaucoup plus complaisantes pour leurs Amans.



## NOUVELLE IX.

*Le Faucon.*

---

QUAND MADAME PHILOMÈNE eut achevé sa Nouvelle, la REINE voyant que c'étoit à elle à raconter la sienne, à cause du privilège réservé à *Dioneo*, dit d'un air riant : c'est donc maintenant à moi, MES DAMES, à vous entretenir. L'histoire que je vais vous dire est en partie semblable à celle que vous venez d'entendre : elle vous fera voir combien vos complaisances & vos bons procédés ont de pouvoir sur les cœurs & les esprits bienfaits, & vous apprendra à être

J. 5.

N. 9.<sup>e</sup>



Cochin fils del.

Vidal dir.



CONTES DE BOCACE. 185

libérales , quand il s'agit de récompenser des hommes qui méritent de l'être , sans attendre que la fortune dispose de vos biens ; car elle ne les distribue point avec discernement , mais le plus souvent au premier venu & à celui qui en est le moins digne.

Je commencerai par vous dire que je tiens l'anecdote dont je vais vous parler de *Cappe de Bourguèse Dominique* , un de nos compatriotes , qui vivoit il n'y a pas long-temps , dont la mémoire est encore en grande vénération parmi nous , & qui mérite de vivre éternellement dans l'estime des hommes , plutôt par ses qualités personnelles & ses vertus , que par la noblesse de ses ancêtres. Ce bon Seigneur étant déjà sur ses vieux jours , prenoit plaisir à s'entretenir souvent



avec ses voisins des événemens passés, & il narroit avec une grace, un ordre, une facilité d'expression dont personne n'a jamais été doué comme lui. Parmi les différentes histoires qu'il racontoit, voici celle qu'il se plaisoit à répéter le plus souvent.



IL Y EUT AUTREFOIS à Florence un jeune Gentilhomme fort riche, nommé *Fédéric*, fils de Messire Philippe *Albérigni*, d'une maison illustre. L'art & la nature n'avoient rien épargné pour en faire un jeune homme accompli; il n'avoit point son pareil parmi la jeune noblesse Toscane. Il devint amoureux, comme c'est assez l'ordinaire de ceux de son âge & de son rang, d'une Dame de condition,

## DE BOCACE. 187

nommée *Jeanne*, qui de son temps passoit pour une des plus belles & des plus aimables femmes de Florence. Il n'épargna rien pour s'en faire aimer : festins , joutes , tournois , présens magnifiques , tout fut employé ; mais la Dame , aussi vertueuse que belle , se soucioit très-peu d'être l'objet de toutes ces folles dépenses , & n'en méprisoit pas moins le galant. *Fédéric* ne se rebuta point. Il continua le même train , & fit tant par ses prodigalités déplacées , que de tous ses grands biens , il ne lui resta plus qu'une petite métairie dont le revenu modique suffisoit à peine pour lui donner à vivre , & ne conserva de sa magnificence passée , qu'un Faucon , excellent pour la chasse. Quoique plus amoureux que jamais de celle pour

qui il s'étoit ruiné, voyant qu'il ne pouvoit plus vivre décemment à la Ville, il prit le parti de se retirer à la métairie qui lui restoit. Il y chassoit avec son Faucon le plus souvent qu'il pouvoit, autant pour tâcher de s'étourdir sur la misère qu'il n'imputoit qu'à lui-même, que pour ne point s'abaisser à demander du secours à personne.

Il menoit depuis quelque temps ce nouveau genre de vie, lorsque le mari de Madame *Jeanne* tomba malade & mourut. Il n'eut que le temps de faire son testament, par lequel il institua son fils, déjà un peu grand, héritier de tous ses biens, qui étoient immenses; & en cas que l'enfant vînt à mourir sans hoir légitime, les substitua à sa femme qu'il avoit aimée avec tendresse.

## DE BOCACE. 189

La belle saison étant venue, la veuve alla, selon sa coutume, passer l'été à la campagne, à une maison qu'elle avoit dans le voisinage de celle de *Fédéric*. A la faveur du voisinage, le petit enfant qui se plaisoit à roder, eut bientôt fait connoissance avec lui; il le visitoit fréquemment, aimant à s'amuser avec ses chiens & ses oiseaux. Il eut occasion de voir son Faucon dont il avoit beaucoup entendu parler. Cet oiseau lui plut tellement, qu'il en eut envie; mais il n'osoit le demander, sachant que *Fédéric* lui étoit fort attaché. Le chagrin de ne pouvoir posséder ce qu'il désiroit, le mina si fort, qu'il en tomba malade. Il fit connoître à sa mère la cause de son mal en ces termes : Ah ! ma chère maman, si

vous pouviez me faire avoir le Faucon de *Fédéric* , je sens que je serois bientôt guéri. La Dame fut quelques momens à rêver & à réfléchir sur ce qu'elle devoit faire : elle savoit que *Fédéric* l'avoit long - temps aimée ; qu'il s'étoit ruiné en son honneur , & qu'elle s'étoit toujours montrée insensible à ses empressements. Comment , disoit-elle en elle-même , comment oser demander ce Faucon , qui est , dit-on , le meilleur qu'il soit possible de voir , & qui d'ailleurs fait vivre & subsister son maître ? Serois - je assez peu raisonnable pour vouloir en priver un Gentilhomme qui n'a dans ce monde d'autre plaisir que celui-là ? Ces réflexions la tenoient dans une grande perplexité , quoiqu'elle fût bien certaine d'avoir l'oiseau ,



DE BOCACE. 191

l'oïseau, si elle le demandoit. Ne sachant donc que répondre à son fils, elle garda le silence ; mais l'enfant toujours malade , toujours chagrin , refuse tout ce qu'on lui offre , & dit qu'il veut avoir le faucon. Enfin l'amour maternel l'emportant sur toute considération, sa mère résolue de le satisfaire à quelque prix que ce fût, prend le parti de lui dire qu'il aura cet oïseau , & se détermine effectivement d'aller elle-même le demander. Ne te chagrine plus , lui dit-elle ; songe seulement à te rétablir ; je te promets que la première chose que je ferai demain matin , sera d'aller chercher le faucon pour te l'apporter. Cette promesse fit tant de plaisir à l'enfant , que le soir même il se trouva beaucoup mieux. Le

lendemain, la Dame, accompagnée seulement d'une autre femme, alla en se promenant à la petite maison de *Fédéric*. Lorsqu'elle y arriva, il étoit par hasard dans son jardin, occupé à le faire arranger, parce que ce jour là le temps n'étoit guère propre pour la chasse du faucon. Elle se fait annoncer, disant qu'elle désire de lui parler. On se figure aisément quelle dut être sa surprise, lorsqu'on lui dit le nom de la Dame qui le demandoit. Transporté de joie, il court au plus vite la recevoir, & la salue très-respectueusement du plus loin qu'il l'aperçut. Madame *Jeanne*, de son côté, va au-devant de lui, & le salue de la manière la plus honnête & la plus gracieuse. Après les complimens d'usage; Seigneur *Fédéric*,

lui dit-elle, je viens ici pour vous récompenser des soins que vous avez perdus, lorsque vous m'aimiez un peu plus que de raison; & la récompense, c'est que je viens avec Madame vous demander à dîner. Il ne me souvient pas, Madame, lui répondit-il avec douceur & modestie, d'avoir fait aucune perte pour vous, au contraire, vous m'avez procuré de si grands avantages, que si jamais on m'a reconnu quelque mérite, c'est aux sentimens que vous m'avez inspirés que j'en ai l'obligation. La grace que vous me faites aujourd'hui m'est si précieuse, & flatte si fort mon cœur, que quoique je sois bien pauvre, je ne voudrois pas la changer contre les biens que j'ai perdus.

Après lui avoir fait ce compliment,

il la reçut dans son petit réduit , & la conduisit ensuite dans son jardin. Ne sachant qui lui donner pour lui faire compagnie , il la laissa avec la Jardinière & la Dame qui l'avoit accompagnée , pendant qu'il étoit allé préparer le dîner. Cet honnête Gentilhomme n'avoit jamais si bien senti les désagrémens de la pauvreté que dans ce moment , où il se trouvoit si peu en état de recevoir une personne si chère à son cœur : il auroit voulu la régaler , & il se trouvoit ce jour-là dépourvu de tout. Il enrageoit de dépit , maudissoit sa fortune , & couroit çà & là comme un homme qui ne sait où donner de la tête. Le plus fâcheux , c'est qu'il n'avoit ni sou ni maille , ni effets sur lesquels il pût emprunter. Cependant l'heure du

dîner approchoit, & il n'avoit encore rien préparé, quoiqu'il en eût eu tout le temps. Il ne savoit à quoi se résoudre, lorsque, jettant les yeux sur son faucon, qui se tenoit tranquillement perché dans sa loge, il se détermine à en faire le sacrifice, pour avoir du moins quelque chose d'honnête à servir à la charmante veuve qui l'honoroit de sa visite. Il le prend donc, lui tord le col, le plume & le met à la broche. Quand tout fut prêt, il retourna gaiement au jardin pour engager la Dame & sa compagnie à venir se mettre à table. Le repas fini, & après une assez longue conversation des plus amusantes, Madame *Jeanne* crut qu'il étoit temps de lui découvrir le motif de sa visite, & lui parla en ces termes :



Si vous vous souvenez encore ;  
Seigneur *Fédéric* , de tout ce que  
vous avez fait pour moi , & de ma  
grande retenue , qui vous a peut-être  
fait penser que j'avois l'ame dure &  
sauvage , je ne doute pas que vous  
ne soyez étonné de ma présomption ,  
lorsque vous apprendrez le véritable  
sujet qui m'a amenée chez vous. Ce-  
pendant si vous aviez des enfans , ou  
que vous en eussiez eu , comme vous  
connoîtriez alors quelle est la force de  
la tendresse paternelle , je suis assurée  
que vous m'excuseriez. Mais vous  
n'en avez point ; & moi qui en ai  
un , je ne puis me soustraire aux  
loix communes à toutes les mères :  
c'est ce qui me force , contre toute rai-  
son , contre ma propre volonté , à  
vous demander une chose que je fais

que vous estimez beaucoup & à bon droit, puisqu'elle est la seule consolation que la fortune vous ait laissé : en un mot, c'est votre faucon que je vous demande. Mon fils est malade ; il a une si grande envie de l'avoir, que je crains fort, si je ne le lui apporte, que sa maladie n'empire, & que le chagrin ne le fasse mourir : c'est pourquoi je vous conjure, non par votre amitié, car vous ne m'en devez point, mais par cette bonté de cœur, cette bienfaisance généreuse qui ne s'est jamais démentie, & qui vous distingue si supérieurement des autres hommes ; je vous conjure, dis-je, de m'accorder la grace que je vous demande. Mon fils vous devra la santé, peut-être la vie, & vous allez par ce bienfait acquérir des droits.

éternels sur son cœur & sur le mien.

*Fédéric* ne pouvant satisfaire les désirs de la Dame, puisqu'elle avoit mangé ce qu'elle lui demandoit, se mit à pleurer, avant de pouvoir répondre une seule parole. La Dame crut que le chagrin de perdre son faucon étoit la cause de ses larmes : elle fut sur le point de se rétracter ; cependant elle attendit la réponse qu'il lui feroit, quand il auroit cessé de pleurer. Madame, lui dit-il, depuis le premier moment que j'ai été épris de vos charmes, j'ai reconnu que la fortune m'a été contraire en bien des choses, & je me suis plaint de ses rigueurs ; mais tous les revers que j'ai éprouvés ne sont rien en comparaison de ce qu'elle me fait souffrir aujourd'hui ; il m'en restera toujours

une vive amertume dans l'ame. Eh ! pouvoit-elle me porter un coup plus sensible, plus cruel, quand je considère que vous vous êtes donnée la peine de vous rendre en cette chaumière, où vous n'auriez certainement pas daigné venir quand j'étois riche, & que vous me demandez une chose qui m'est absolument impossible de vous donner ? Cruelle fortune, ne cesseras-tu donc jamais de me persécuter ! J'ai souffert patiemment toutes mes disgraces ; mais je vous avoue, Madame, que celle-ci m'accable : je n'ai plus de faucon. Aussi-tôt que vous m'avez fait la grace de me dire que vous veniez dîner avec moi, sensible à cette grande faveur, j'ai pensé qu'il falloit, selon mon petit pouvoir, vous offrir un mets

plus délicat que ce qu'on sert ordinairement pour d'autres personnes. Je me suis souvenu du faucon ; j'ai pensé qu'il seroit assez bon pour vous être présenté ; je l'ai tué sans balancer , quelque excellent qu'il fût pour la chasse , & vous l'ai fait servir à dîner. Mais puisque vous desiriez de l'avoir vivant, je ne me consoleraï jamais de vous l'avoir donné à manger. Je ne le vois que trop ; il est de ma malheureuse destinée de ne pouvoir rien faire qui vous soit agréable. Après ces paroles , pour la convaincre qu'il étoit loin de lui en imposer , il fit apporter les plumes , les ferres & le bec de l'oiseau.

Madame *Jeanne* le blâma fort d'avoir tué un faucon d'un tel prix , pour le lui servir à manger ; mais



dans le fond de son ame , elle lui fut un gré infini de sa générosité, que le malheur & la misère n'avoit pu lui faire perdre. Je vous tiendrai compte toute ma vie , lui dit-elle ensuite , de ce sacrifice , de quelque manière que la Providence dispose de mon fils. Se voyant donc sans espoir d'avoir le faucon , elle prit congé de *Fédéric* , le remercia de son honnêteté & de ses bonnes intentions , & s'en retourna fort triste , rêvant à ce qu'elle diroit à son enfant , pour le consoler du malheur qui étoit arrivé. Elle le trouva plus malade , & eut la douleur de le voir mourir quelques jours après , soit que le chagrin de n'avoir pu avoir le faucon eût empiré son état , soit que sa maladie fût mortelle de sa nature.

Cette mort affligea beaucoup la Dame. Après avoir donné quelques jours à ses larmes, elle se vit sollicitée, par ses frères, à se remarier, parce qu'elle étoit encore jeune & fort riche. Elle n'en avoit pas trop d'envie; mais se voyant tous les jours pressée par ses parens & ses amies, elle se ressouvint de l'honnêteté, de la constance, de la générosité de *Fédéric*, qui avoit tué son faucon pour lui donner à dîner. Je demeurerai volontiers veuve, dit-elle à ses parens, si cela vous faisoit plaisir; mais, puisque vous voulez que je me remarie, je vous préviens que je n'accepterai jamais pour époux que *Fédéric d'Albérigni*. Que dites-vous là, s'écrièrent ses frères, en se moquant d'elle? Parlez-vous sérieusement? Nous ne

pouvons le croire. Ignorez-vous que ce Gentilhomme est aujourd'hui dans la plus affreuse misère ? Je le fais , répliqua-t-elle ; mais j'aime mieux un homme qui ait besoin de richesses , que des richesses qui aient besoin d'un homme. Ses frères la voyant décidée à ne pas prendre d'autre mari que celui-là , ne pouvant d'ailleurs se dissimuler que *Fédéric* ne fût un très-honnête Gentilhomme , consentirent qu'elle l'épousât , tout pauvre qu'il étoit. Le mariage se fit avec beaucoup de magnificence. Le nouvel époux , que l'adversité avoit rendu sage , se voyant pour la seconde fois à la tête d'une grande fortune , devint économe , & passa avec celle qu'il avoit si long-temps

aimée, des jours heureux dans les  
plaisirs, & dans la plus tendre & la  
plus parfaite union.







j. 5.

N. 10.<sup>e</sup>



Gravelot inv.

Vidal del.



## NOUVELLE X.

*Le Cocu consolé.*

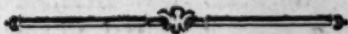
---

LA REINE ayant achevé le récit de sa Nouvelle, tous bénirent le Ciel d'avoir enfin récompensé la constante générosité de *Fédéric*. *Dionéo*, qui n'attendoit jamais qu'on lui commandât de parler, prit la parole en ces termes :

Je ne fais si c'est un vice d'éducation parmi les hommes, ou si c'est un travers qu'ils tiennent de la Nature, d'être frappés plus vivement & d'une manière plus agréable des actions deshonnêtes & criminelles, que de

celles qui sont décentes & louables. Ce qui est certain , MES BELLES DAMES , c'est que les gaillardises que je vous ai débitées jusqu'à présent , ne m'ont été inspirées que par le desir que j'ai de vous égayer & de vous divertir plus que ne le font les autres. Je vais tâcher de le faire encore par la Nouvelle que vous allez entendre. Je ne vous cacherai point , MES DAMES , que le sujet n'en est pas trop honnête à certains égards , mais il pourra vous amuser , & c'est assez pour que je vous la raconte sans crainte. Vous pourrez faire d'ailleurs , en l'écoutant , ce que vous faites quand vous vous trouvez dans un jardin émaillé de fleurs , ou à la vue d'une belle rose , vous avancez vos mains délicates pour la cueillir , en laissant de côté les épines.

épines. Vous laisserez également à l'écart l'infamie d'un des personnages dont je vais vous entretenir, pour ne vous amuser que des fourberies galantes de sa femme, & prendre part au malheureux événement qui l'a démasquée aux yeux de son méprisable mari.



IL N'Y A PAS long-temps qu'à Pérouse vivoit un homme fort riche, nommé *Pierre Vinciolo*, fort connu pour aimer les plaisirs; mais soupçonné d'indifférence pour ceux que les femmes procurent. Afin de détruire dans l'esprit de ses compatriotes ces soupçons qui n'étoient que trop fondés, il prit le parti de se marier, & épousa une Demoiselle bien propre

à le ramener dans le bon chemin.  
Elle étoit jeune, grande, robuste;  
les yeux vifs, le poil ardent, d'une  
complexion, en un mot, qui eût  
demandé deux maris au lieu d'un.  
Malheureusement pour elle, celui  
qu'elle venoit d'épouser n'étoit rien  
moins que disposé à bien remplir les  
devoirs naturels du mariage; son  
goût & son penchant l'éloignoient des  
femmes; de sorte qu'il ne couchoit  
avec la sienne que le moins qu'il  
pouvoit, & seulement pour lui  
donner le change sur le vice honteux  
dont il étoit entiché. Cette conduite  
ne contentoit point la Dame, qui  
étoit gourmandée par son tempéram-  
ment. Comme elle ne pouvoit soup-  
çonner son mari d'impuissance, puis-  
qu'il étoit vigoureux & à la fleur de



son âge, elle se douta de sa dépravation, & commença à se fâcher. Elle débuta par les reproches, & finit par les injures. C'étoit tous les jours nouveaux débats, nouvelle guerre dans le ménage : enfin voyant que toutes ces querelles n'aboutissoient qu'à altérer sa santé, sans pouvoir réformer son indigne mari, elle résolut de le punir de son indifférence. Puisque ce malheureux, dit-elle en elle-même, ne me rend point le devoir auquel il est obligé par le mariage, & qu'il m'abandonne ainsi à la fleur de mon âge, pour satisfaire un mauvais penchant, il est juste que je me pourvoie de quelque galant qui me dédommage des plaisirs dont il me prive. Je ne lui ai apporté une bonne dot, & ne l'ai accepté pour

mari, que parce que j'ai cru qu'il étoit homme, & qu'il aimoit ce que les autres aiment & doivent aimer. Il savoit que j'étois femme, il ne devoit donc pas me prendre, puisqu'il n'aimoit pas mon sexe. O l'infâme ! Non, je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir ainsi trompée. Si j'avois voulu renoncer aux plaisirs du monde, je me serois faite Religieuse ; mais puisque je n'y ai point renoncé, pourquoy en serois-je privée ? Dois-je laisser passer ma jeunesse, sans jouir de son plus bel appanage ? Quand je serai vieille, on ne voudra plus de moi. Mettons-donc le temps du jeune âge à profit, afin de nous épargner des regrets inutiles, quand cet heureux âge sera passé. Il m'en donne lui-même l'exemple. Mon infidélité

sera moins criminelle que la sienne : je ne blesserai que les loix de convention , au lieu que lui blesse en même-temps ces loix & celles de la nature.

La tête remplie de ces louables idées , elle ne songea qu'aux moyens d'exécuter son projet , en tâchant néanmoins de ne pas se compromettre dans l'esprit de son mari. Elle s'adressa , pour cet effet , à une vieille entremetteuse qu'on auroit prise pour une sainte , à n'en juger que par l'extérieur. Cette femme avoit toujours le chapelet au poing , & passoit la plus grande partie du temps dans les Eglises : elle n'ouvroit la bouche que pour bénir le Seigneur , louer la vie des Saints , ou parler des plaies de Saint François : en un mot , on l'avoit canonisée sur sa mine. La belle prit

son temps pour s'ouvrir à cette bonne hypocrite : elle lui conta son cas , & ce qu'elle se proposoit d'exécuter. Ma fille , répondit la vieille béate , j'approuve votre dessein ; & quand votre mari seroit moins coupable , vous feriez très-bien de mettre à profit les instans précieux de votre jeunesse. Pour toute femme qui a du jugement , il n'est point de regret plus cuisant que celui d'avoir perdu le fruit de ses belles années. Une femme âgée n'est bonne à rien ; je le fais par ma propre expérience. Dieu fait aussi si je regrette tous les momens que j'ai perdus quand j'étois dans mon printemps. Ce n'est pas que je n'aie tiré ma bonne part des plaisirs de la vie : je n'ai pas été si fotte que de m'en sevrer ; mais j'aurois pu en prendre

encore davantage; & quand je m'en souviens, vous ne sauriez croire combien je me reproche de ne l'avoir pas fait. A présent que je suis vieille; personne ne me regarde : on trouve que je ne suis bonne à rien; & j'aurois de la peine à trouver quelqu'un qui voulût seulement me donner un verre d'eau, ou le recevoir de ma main. Il n'en est pas ainsi des hommes; ils ont mille ressources à tout âge, & sont bons à mille choses; même à celle qui nous touche le plus : car j'ai remarqué que les vieux, à cet égard, valent souvent mieux que les jeunes. Pour nous autres femmes, nous ne sommes bonnes que pour l'œuvre amoureuse & pour faire des enfans : ce n'est que pour cela qu'on nous aime, & ce n'est même que



pour cette fin que la Nature nous a créées. Vous n'en douterez point, si vous faites attention que nous sommes toujours prêtes à cette jolie besogne, tandis que les hommes sont privés de cette faculté : aussi une femme est-elle capable d'épuiser plusieurs galans, tandis que plusieurs galans peuvent à peine rassasier une seule femme. Puisque donc nous ne sommes dans ce monde que pour les plaisirs amoureux, vous ferez très-sagement, je vous le répète, de payer votre mari de la même monnoie qu'il vous paie, afin que lorsque vos charmes seront éclipsés, vous n'ayez pas à vous reprocher de n'avoir pas profité de votre temps. Nous n'avons d'avantages & de plaisirs ici bas, qu'autant que nous savons en prendre, sur-tout nous

DE BOCACE. 215

autres femmes qui sommes moins  
libres que les hommes. Songez, ma  
fille, que lorsque la fraîcheur de  
votre teint aura fait place aux rides  
de l'âge, vous serez délaissée de tout  
le monde : on vous fuira comme un  
objet ennuyeux & dégoûtant, & vous  
vous verrez reléguée à la cuisine pour  
y faire compagnie au chat, ou pour y  
compter les pots & les écuelles. On  
fera alors des plaisanteries sur votre  
figure ; on s'amusera de vos défauts,  
& on poussera peut-être la raillerie &  
l'insulte jusqu'à vous chanter la  
chanson dont le refrain est, *aux*  
*jeunes les bons morceaux, & les re-*  
*buts aux vieilles.* Pour faire court,  
ma chère Dame, & ne pas abuser  
plus long-temps de votre patience,

j'ose vous dire que vous ne pouviez pas vous adresser mieux qu'à moi , pour seconder votre projet. Il n'y a point d'homme si haut hupé , à qui je ne dise tout ce qu'il faut , ni si sauvage ou si dur , que je n'appri-voise , ni si retors , que je ne puisse amener à mes fins : vous n'avez donc qu'à me faire connoître celui que vous trouvez à votre gré , & reposez-vous sur moi pour le reste. Toute la grace que je vous demande , est de vous souvenir de moi dans l'occasion : je suis une pauvre femme qui ai besoin qu'on me fasse du bien. Si vous soulagez ma misère , je vous servirai avec zèle : vous pouvez même être assurée d'avoir part désormais à toutes mes prières , afin que le Seigneur

vous comble de ses graces , & fasse paix & miséricorde à tous vos amis trépassés ( a ).

Tel fut le long discours de la vieille. Il tardoit à la jeune femme qu'elle eût achevé de parler , pour lui dire que si elle venoit à rencontrer un jeune homme , qui passoit fréquemment dans son quartier , & dont elle lui fit le portrait , elle tâchât de l'aborder pour savoir s'il seroit homme à profiter d'une bonne fortune. Après cette instruction , elle

---

( a ) Rien ne nous eût été plus facile que d'abrégier ce long & ennuyeux discours ; mais , nous le répétons , nous nous sommes fait une loi de montrer *Bocace* tel qu'il est : d'ailleurs , le langage qu'il met dans la bouche de cette vieille , est très-propre à donner une idée des mœurs de son temps.

lui donna un morceau de viande salée, & la congédia.

La bonne vieille fut si bien s'y prendre, qu'elle ne tarda point de lui amener le jeune homme. Quelques jours après, elle lui en procura un second, puis un troisième, puis d'autres encore, selon la fantaisie de la jeune Dame, qui, à ce qu'on voit, aimoit le changement. Elle ne laissoit pas de prendre des mesures pour dérober son nouveau genre de vie à la connoissance de son mari, quelques torts qu'il eût envers elle.

Comme elle étoit de bon appétit, elle multiplioit & prolongeoit tant qu'elle pouvoit les visites des galants, afin de mettre le temps à profit, selon le bon conseil de la vieille entremetteuse. Un jour que son mari fut



invité à souper chez un de ses amis ; nommé *Hercolan* , elle crut devoir profiter de l'occasion pour engager la vieille à lui amener un jeune homme des plus beaux & des mieux faits de Pérouse : ce que celle-ci fit incontinent. La Dame & le nouveau galant se sont à peine mis à table pour souper , que *Vinciolo* frappe à la porte , & crie qu'on lui ouvre. La belle entendant la voix de son mari qu'elle n'attendoit pas si-tôt , se crut perdue. Elle se met néanmoins en devoir de cacher l'amoureux , qui ne savoit trop non plus que devenir. Soit qu'elle n'eût pas le temps de le cacher mieux , soit que la surprise l'empêchât de raisonner , elle le fit mettre dans une espèce de galerie attenante à la salle où ils soupoient , sous une cage

à poules, qu'elle couvrit d'un sac qu'elle avoit fait ce jour-là. Pendant ce temps, la servante, qui, comme on le sent très-bien, étoit dans sa confiance, enferme ce qui étoit sur la table; &, cela fait, elle court ouvrir la porte à *Vinciolo*. Quoi, vous voilà déjà, lui dit sa femme? Vous avez eu bientôt soupé. Je n'ai rien fait moins que cela, répondit le mari. Vous m'étonnez, reprit-elle; & d'où vient que vous n'avez pas soupé? Un accident qui a mis toute la maison d'*Hercolan* en désordre, nous en a empêché. A peine nous étions-nous mis à table, lui, sa femme & moi, que nous avons entendu éternuer à quatre pas de nous. On y a fait peu d'attention la première fois; mais nous avons été fort surpris d'entendre

---

le même bruit cinq ou six fois de suite , & même davantage. Ne voyant personne autour de nous , nous ne savions que penser , & nous étions dans le plus grand étonnement : alors *Hercolan* , qui étoit déjà de mauvaise humeur contre sa femme , de ce qu'elle nous avoit fait attendre un peu de temps à la porte , lui a demandé , en colère , ce que cela vouloit dire. Comme elle ne lui répond rien , & qu'elle paroît embarrassée , il se lève de table , & va vers un escalier tout proche de la chambre où nous étions , sous lequel étoit un petit réduit fait de planches , d'où il lui a semblé que parloit l'éternement. La porte de cette espèce de cabinet , comme il y en a dans presque toutes les maisons , n'a pas été plutôt

ouverte, qu'il en est sorti une puanteur insupportable. Nous avions déjà senti cette mauvaise odeur, & *Hercolan* s'en étoit plaint; mais sa femme s'étoit excusée, en disant que ce n'étoit autre chose que la vapeur d'un peu de soufre qu'elle avoit brûlé pour blanchir du linge qu'elle avoit étendu dans cet endroit, afin qu'il reçût la fumée qui y restoit encore. Cette fumée s'étant un peu dissipée, *Hercolan* regarde dans cette cachette, & aperçoit celui qui avoit éternué, & qui venoit d'éternuer encore par la force du minéral dont la vapeur lui montoit à la tête, & qui avoit failli à l'étouffer. Se tournant alors vers sa femme, je vois à présent, lui a-t-il dit, pourquoi tu nous a tenus si longtemps à la porte. Ce procédé mérite une

une récompense , & je suis trop équitable pour te la refuser : elle sera si bonne , que je me flatte que tu t'en souviendras toute ta vie. La femme , sur cela , a pris la fuite , & s'est sauvée je ne fais où , sans chercher seulement à se justifier. *Hercolan* , sans prendre garde qu'elle s'évadoit , a dit plusieurs fois à l'éternueur de sortir promptement de sa niche ; mais comme il étoit plus mort que vif , il n'a pas branlé pour cela : il l'a pris par la jambe , & l'a traîné dehors ; après quoi il est allé prendre son épée à dessein de le tuer. La crainte d'être enveloppé dans un meurtre , m'a fait courir au-devant de lui , & je l'ai empêché de lui porter le moindre coup. Mes cris & le bruit que je faisois pour défendre le coupable , ont attiré



quelques voisins qui, voyant le jeune homme à demi mort, l'ont emporté je ne fais où. Voilà quel a été notre soupé. J'avois à peine avalé le premier morceau, lorsque cette scène a commencé : ainsi, juge si je dois avoir faim.

La Dame connut par ce récit, qu'elle n'étoit pas la seule femme qui eût des amoureux, malgré les dangers auxquels ils s'exposent. Elle eut voulu, de tout son cœur, excuser la femme d'*Hercolan* ; mais comme il lui sembloit qu'en blâmant les fautes d'autrui, elle se procureroit plus de facilité pour cacher les siennes, elle se mit à déclamer contre elle en ces termes : Voilà assurément une belle conduite ! Qui l'auroit cru ? Je la regardois comme la plus honnête, la

plus vertueuse , la plus sainte de toutes les femmes. Fiez-vous , après cela , à ces dévotes , qui ne font les mijonnées , que pour mieux cacher leur jeu ! Mais qui pourroit tenter d'excuser celle-là , qui n'est ni jeune ni mal mariée. Il faut convenir qu'elle donne là un bel exemple aux autres femmes. Maudite soit l'heure qu'elle vint au monde ! Puisse cette femme impure être elle-même un objet de malédiction , puisqu'elle vit dans le crime & le désordre ! L'indigne créature ! elle est la honte & l'opprobre de notre sexe. Est-ce donc là la récompense qu'elle réservait à l'honnêteté de son mari , de cet homme généralement respecté , qui avoit pour elle toutes les complaisances & tous les égards possibles ? L'ingrate n'a

pas craint de le déshonorer, pour prix de ses bienfaits, & de se déshonorer elle-même sans pudeur ! Des femmes de cette trempe mériteroient d'être brûlées vives sans miséricorde.

Après avoir parlé de la sorte, & n'oubliant pas que son galant étoit encore sous la cage, elle dit à son mari qu'il étoit temps d'aller se coucher. Le mari qui avoit plus envie de manger que de dormir, lui demanda s'il n'étoit rien resté de son souper. De mon souper ! répondit-elle : vraiment, nous avons coutume de faire grande chère quand tu n'y es pas. Tu me prends, je crois, pour la femme d'*Hercolan*. . . . . Va te coucher, te dis-je, tu mangeras demain de meilleur appétit.

Ce soir là même, les Fermiers de

*Vinciolo* lui avoient apporté des denrées d'une de ses métairies , & avoient mis leurs ânes , sans les abreuver , dans une petite écurie qui joignoit la galerie où le galant étoit en cage. Il arriva qu'un de ces ânes, pressé par la soif, se détacha & sortit de l'écurie , flairant par-ci par-là pour trouver de l'eau. Courant ainsi de côté & d'autre, il passa près de la cage sous laquelle étoit le jeune Amoureux , & lui marcha sur les doigts qui débordoient un peu ; car le pauvre diable avoit été forcé , par la forme de la cage , de se tenir courbé sur le ventre , & de coler ses mains contre terre pour se soutenir avec moins de fatigue. La douleur qu'il sentit lui fit pousser un grand cri. *Vinciolo* l'entendit & fut fort étonné,

voyant qu'il ne pouvoit venir d'ailleurs que de chez lui. Il sort de la chambre; & comme le galant continuoit de se plaindre, parce que l'âne avoit toujours les pieds sur ses doigts, il crie qui est là, & court droit à la cage. Il la lève, & trouve l'oiseau qui trembloit de tous ses membres, dans la crainte que le mari irrité ne lui fit mal passer son temps. Mais *Vinciolo* l'ayant reconnu pour lui avoir fait long-temps & inutilement sa cour, se borna à lui demander ce qu'il venoit faire dans sa maison. Il n'en eut pour toute réponse, sinon qu'il le supplioit de ne lui faire aucun mal. Leve-toi, lui dit-il alors, & ne crains rien, mais à condition que tu me diras comment & pourquoi tu es venu ici; ce que le jeune homme



fit incontinent. Le mari, aussi joyeux d'avoir trouvé l'*Adonis*, que sa femme en étoit triste & affligée, le prit par la main, & le mena à son infidèle; qui étoit dans une crainte & un saisissement qu'il n'est pas possible d'exprimer. Eh bien ! ma chère femme; lui dit-il en l'abordant, comment justifierez-vous ce trait-ci ? Êtes-vous d'avis, à présent, qu'on brûle toutes les femmes de la trempe de celle d'*Herculan* ? Falloit-il déclamer avec tant de vivacité contr'elle, quand vous étiez aussi coupable ? Faites-vous plus d'honneur à votre sexe ? Vous ne l'avez blâmée avec tant de hauteur, que pour mieux cacher votre jeu. Voilà comme vous êtes faites vous autres femmes : vous ne valez pas mieux les unes que les autres. Je voudrois

que le diable vous emportât toutes tant que vous êtes.

La Belle voyant que de prime abord, il ne l'avoit maltraitée que de paroles, & jugeant qu'elle en seroit quitte à meilleur marché qu'elle n'avoit cru, ne douta point que son mari ne fût bien-aïse de tenir dans ses filets un aussi beau garçon. Cette idée la ranima un peu, & elle lui répondit sans paroître émue : Tu voudrois que le diable nous emportât toutes ! J'en suis très-persuadée, & cela ne m'étonne aucunement, puisque tu abhorres notre sexe : mais grace à Dieu il n'en fera rien. J'ajoute, puisqu'il faut enfin s'expliquer, que tes imprécations ne m'effraient point. Au bout du compte, peux-tu raisonnablement te plaindre de ma conduite ?

DE BOCACE. 131

Il y a bien de la différence entre la femme d'*Hercolan* & la tienne : celle-là est une bigotte , une hypocrite , une véritable *mégere* , à qui son mari ne laisse pas d'accorder tout ce qu'elle lui demande : elle ne jeûne de rien , toute vieille qu'elle est. Il en est le contraire de moi. Je conviendrai , sans peine , qu'en fait de vêtemens & de parures , tu me laisses peu de choses à désirer : mais ne faut-il que cela à une femme de mon âge ? Tu fais combien il y a de temps que tu ne m'as fait la moindre caresse. . . . J'aimerois mieux aller pieds nuds & mal vêtue , pourvu que tu fisses bien le service conjugal , que d'être la mieux parée de toute la Ville. Écoute, *Pierre* , puisqu'il faut te parler sincèrement , je veux bien que tu saches

une bonne fois , que je suis femme comme les autres ; ce qu'elles désirent , je le désire aussi : comme elles j'ai des passions , & je dois comme elles chercher à les satisfaire. Si tu t'y refuses , peux-tu trouver mauvais que j'aie recours à d'autres ? Au moins te fais-je honneur dans mes goûts , puisque je ne m'abandonne , comme tant d'autres , ni à des valets ni à des malotrus. Tu ne saurois nier que le galant que j'ai choisi ne soit un joli garçon.

Le mari qui , comme je l'ai déjà fait entendre , n'estimoit guère les femmes , & qui commençoit à se lasser du clabaudage de la sienne , l'interrompit en lui disant , allons , ma femme , n'en parlons plus , tu auras lieu d'être contente de moi sur

DE BOCA CE. 133

tout ceci : tu fais que je suis bon diable, ainsi plus de reproches de part ni d'autre. Tout ce que je demande, c'est à souper ; car je crois que ce beau jeune homme n'a pas fait meilleure chère que moi. Cela est très-vrai, répliqua la commere, nous ne faisons que nous mettre à table, lorsque malheureusement pour nous, vous avez frappé à la porte. Dépêche-toi donc, reprit *Vinciolo*, donne-nous à souper, j'arrangerai ensuite les choses de manière que tu n'auras pas à te plaindre. La bonne Dame voyant son mari apaisé, fit aussi-tôt remettre la nappe, & servir les mets qu'elle avoit fait apprêter, & soupa tranquillement avec l'infâme cocu & le jeune galant. De vous apprendre ce qui se passa, après le repas, entre



ces trois personnages, c'est ce que je ne saurois faire. Je vous dirai seulement, que le lendemain les Nouvel-listes de la place de Pérouse étoient fort embarrassés de décider lequel du mari ou de la femme ou du galant avoit passé la nuit d'une manière plus agréable.

Concluons de - là , MES. BELLES DAMES, qu'à qui nous joue un tour, il faut en jouer un autre, & lui rendre, comme on dit, chou pour chou. S'il n'est pas possible dans le moment, on doit en saisir l'occasion dès qu'elle se présente.

---

QUAND LA NOUVELLE DE *DIONÉO* fut finie, les Dames se donnèrent bien de garde d'en rire, plutôt par

pudeur & par bienséance, que pour avoir pris peu de plaisir à l'entendre. La REINE voyant que la fin de son règne étoit arrivée, se leva, salua la compagnie, ôta sa couronne de laurier, & la mit d'un air tout-à-fait gracieux sur la tête de Madame *Élise*, en lui disant: C'est à présent à vous, Madame, à nous commander: Madame *Élise* reçut cet honneur avec une noble modestie. Elle fit ensuite ce qu'avoient fait les REINES qui l'avoient précédée; & après avoir ordonné au Maître-d'Hôtel ce qu'il devoit faire pendant la durée de son gouvernement, elle parla ainsi: Vous avez souvent entendu dire, comme moi, que par un bon mot, une heureuse saillie, ou par une répartie

piquante, plusieurs sont venus à bout de rabattre le caquet des insolens, ou d'échapper au danger dont ils étoient menacés. C'est là, ce me semble, un beau sujet à traiter; & comme il peut être d'un grand usage pour la conduite, je veux, puisqu'il m'appartient de parler ainsi, je veux que demain il soit l'objet de nos Nouvelles; c'est-à-dire, qu'on y traite de ceux ou de celles qui, par quelque bonne plaisanterie, ont su se venger lorsqu'on cherchoit à les humilier, ou qui, par un tour inattendu ou par une réplique faite à propos, ont évité des pertes, se sont tirés d'embarras, & ont fermé la bouche aux railleurs.

Tous applaudirent à cette proposition, & dirent qu'ils s'exerceroient

# DE BOCACE. 137

avec plaisir sur un pareil sujet ; alors la REINE se leva & laissa à chacun la liberté de faire ce qu'il jugeroit à propos jusqu'à l'heure du souper. La compagnie se dispersa comme à l'ordinaire ; les uns allèrent d'un côté , ceux-ci de l'autre , chacun selon son goût. Quand le soleil fut couché , la compagnie se réunit , & la REINE fit servir le souper. Après qu'on se fut levé de table , on se mit à chanter & à jouer de divers instrumens , au son desquels on exécuta plusieurs danses. La REINE ordonna ensuite au joyeux *Dionéo* , de régaler l'assemblée d'une jolie chanson. Il débuta aussi-tôt par celle-ci : *Dame Aldrude , levez la queue , car j'apporte bonne nouvelle....* Toutes les Dames se prirent à rire ; la

REINE même ne put s'en empêcher ; mais elle l'interrompit , pour lui commander de laisser celle-là & d'en dire une autre. Madame , lui dit-il , si j'avois une cymbale pour m'accompagner , je chanterois celle-ci : *Levez votre chemise , Madame Lappe ; ou bien cette autre : Sous l'olivier l'herbe est menue. Aimez-vous mieux que je chante : L'eau de la mer me fait si grand mal au cœur. . . .* mais je n'ai point de cymbale , ainsi voyez qu'elle autre chanson vous voulez que je dise. Celle-ci feroit-elle de votre goût : *Sors dehors , qu'on te le coupe , comme à mon ami sur le champ. . . . ?* Non ; non , dites-en un autre. Je vais donc vous chanter celle-ci : *Dame Simone , entonne entonne : nous ne sommes pas*  
*en*



DE BOCACE. 139

*en Octobre.....* Encore une fois ,  
répliqua la REINE en riant, dites-nous  
en une qui soit raisonnable ; car nous  
ne voulons point de celle-là. — Vous  
n'en voulez point , Madame ? Eh  
bien , dites-moi donc celle que vous  
voulez ; car j'en fais plus de mille.  
Celle-ci , par hasard , vous feroit-  
elle plaisir ? *Ma coquille , si gentille ,*  
*si je ne lui donne des coups de bec ; ou*  
*bien , Va doucement mon cher mari ;*  
*ou bien cette autre : J'ai fait l'em-*  
*plette d'un coq de cent livres.* La REINE  
se mit alors un peu en colère ,  
quoique les autres Dames se tinssent  
les côtés de rire , & lui dit , trêve  
de badinage ; c'est pousser trop loin  
la plaisanterie , & donnez-nous une  
jolie chanson , sans plus tarder , si  
vous ne voulez me fâcher tout de

bon. A cette menace, *Dionéo* quitta le ton badin, & se mit à chanter ces couplets :

**A**MOUR, ce feu si vif & si doux à la fois ;  
Dont brillent les yeux de ma Belle ,  
M'a rangé sous tes loix ,  
Et m'a fait pour toujours ton esclave fidèle.



Oui , c'est le feu de ses beaux yeux ;  
Qui , par les miens , en passant dans mon âme ,  
Vint , par un trait délicieux ,  
L'embraser le premier de ta divine flâme.  
C'est par ce visage charmant .  
Amour , que j'ai connu ta puissance suprême.  
Je crois toujours la voir , & ma tendresse extrême  
S'en occupe à chaque moment.  
Non , je n'existe plus sous ton empire aimable ,  
Que par cet objet adorable,  
Qui me fait soupirer , & cause mon tourment.



Ainsi donc , soumis à ta loi ;  
Et brûlant sous ton joug d'une ardeur véritable ,  
J'attends cette grace de toi ,  
Que la Belle à mes vœux devienne favorable.

DE BOCACE. 141

Peut-être ne sait-elle pas  
Mes desirs, mes transports, mes soupirs & mes larmes,  
Et la foi que mon cœur enflammé par ses charmes  
Veut lui garder jusqu'au trépas.  
Hélas ! si tes rigueurs m'ôtent toute espérance ,  
Plein de trouble & d'impatience ,  
Je vivrai malheureux dans d'éternels combats.



O mon aimable Souverain ,  
Toi qui fais captiver l'ame la plus rébelle ,  
Du feu qui brûle dans mon sein ,  
Amour , fais lui pour moi sentir quelque étincelle.  
Je me consume de langueur ,  
Tout prêt à succomber sous le poids de mes chaînes.  
Dieu puissant , hâte-toi de soulager mes peines ;  
Peins lui l'excès de mon ardeur ( a ) :  
Dis lui que je nourris un feu qui me dévore ,  
Que je me meurs , que je l'adore.  
Je puis tout espérer aidé de ta faveur.

---

( a ) En s'écartant un peu plus de l'original ,  
on eût pu dire plus élégamment :

Peins lui l'excès de mon ardeur ;  
Dis lui que je l'adore , offre lui mon hommage.  
Mon bonheur sera ton ouvrage.  
Je pourrai la fléchir , aidé de ta faveur.

#### 42 CONTES DE BOCACE:

La REINE & les autres Dames louèrent beaucoup ces couplets & la grace avec laquelle *Dionéo* les avoit chantés. Ils furent suivis de plusieurs autres chansons également passionnées, après quoi la REINE envoya tout le monde se coucher.

*Fin de la cinquième Journée.*



# T A B L E

## DES NOUVELLES

DU CINQUIÈME VOLUME.

**N**OUVELLE PREMIÈRE. *Le Prodigé*  
opéré par l'Amour. page 5

NOUVELLE II. *L'Esclave ingé-*  
*nieux.* 39

NOUVELLE III. *Les deux Fugi-*  
*tifs.* 61

NOUVELLE IV. *Le Rossignol.*  
84

NOUVELLE V. *Les deux Ri-*  
*vaux.* 103

NOUVELLE VI. *L'heureuse ren-*  
*contre.* 122



NOUVELLE VII. *Les Amans réunis.* 142

NOUVELLE VIII. *L'Enfer des Amantes cruelles.* 166

NOUVELLE IX. *Le Faucon.* 184

NOUVELLE X. *Le Cocu consolé,*  
203

Fin de la Table du cinquième Volume.